

**Zeitschrift:** Vox Romanica  
**Herausgeber:** Collegium Romanicum Helvetiorum  
**Band:** 36 (1977)

**Rubrik:** Kurzanzeigen = Annonces sommaires

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 30.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Kurzanzeigen – Annonces sommaires

EDDY ROULET, *Linguistique et comportement humain. L'analyse tagmémique de Pike*. Neuchâtel (Delachaux et Niestlé) 1974, 138 p.

La théorie tagmémique de Pike a une place d'honneur dans de nombreux livres linguistiques, mais sa célébrité s'arrête là, en fait elle n'est pas vraiment connue, et ceci pour plusieurs raisons: tout d'abord Pike n'est pas facile à lire: les trois volumes de son œuvre principale (*Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behavior*, Glendale [Summer Institute of Linguistics] 1954–1960; La Haye [Mouton] 1967) comptent près de 800 pages, la terminologie en est difficile, parfois contradictoire, le livre est surchargé de notes et de commentaires de sorte que les idées principales se dégagent mal. Ensuite, la théorie tagmémique a été éclipsée par la théorie générative qui était plus attrayante sur le plan de la présentation, et aussi, dans les années 50 et 60, sur le plan épistémologique.

Il fallait donc des vulgarisateurs à Pike. Il en a trouvé un en E. Roulet. Le petit livre de Roulet réunit autant de qualités que le livre de Pike a de défauts. La présentation de Roulet est claire et brève et il dégage les idées principales. Dans les trois premiers chapitres Roulet présente la théorie de Pike, dans le 4ème il tente lui même une esquisse de description tagmémique du français. Ce chapitre est une bonne illustration des trois chapitres précédents. Dans le 5ème chapitre Roulet situe la grammaire tagmémique par rapport à la grammaire générative et à la grammaire des cas. Le 6ème chapitre enfin est consacré à une analyse tagmémique du discours.

Est-ce que la théorie tagmémique valait la peine d'être vulgarisée? Il me semble que l'analyse linguistique est intéressante là où elle ne dépasse pas le niveau de la phrase. Elle me paraît aléatoire, parfois triviale, là où elle essaie d'analyser le comportement humain en général. Pourtant, la tagmémique veut être une approche unifiée de *tous* les aspects du comportement humain, dont le comportement verbal n'est qu'un aspect particulier. Mais l'analyse du petit déjeuner de la famille Pike, par exemple, en behaviorèmes et uttérèmes, en variantes étiques et particules émiques me paraît peu convaincante. Roulet a eu raison d'insister surtout sur l'aspect linguistique de la théorie tagmémique. Sur le plan linguistique, la théorie offre, en effet, des aspects intéressants:

1. C'est une théorie qui a fait ses preuves dans la description de nombreuses langues inconnues sur le terrain. Elle offre des procédés linguistiques d'analyse avec la distinction entre approche étique (provisoire et de l'extérieur) et analyse émique (à l'intérieur du système). Sur le plan de l'épistémologie, la tagmémique prend le contre-pied de la grammaire générative.
2. Elle est rigoureusement fonctionnaliste: le tagmème est défini par sa fonction dans une position donnée de la séquence verbale et non par sa forme ou sa distribution. C'est donc une théorie très sémantique.
3. La théorie permet une analyse hiérarchique au niveau de la phrase, de la proposition, du syntagme ou du mot. La théorie est donc souple, elle permet des analyses de bas en haut ou de haut en bas.

A côté des points positifs, il reste des points négatifs. Roulet les soulève: la composante lexicale de la théorie est insuffisante, la théorie reste trop collée à la structure de surface, le

problème des ambiguïtés est difficile à résoudre, etc. Il y a d'autres points à mon avis, où des réserves subsistent : la terminologie reste difficile, certaines distinctions me semblent obscures, par exemple la triple distinction entre le langage comme particule, onde et champ. La distinction entre particule et onde se ramène à peu près à la distinction entre niveau émique et niveau étique de la description, mais l'idée du champ me semble se situer sur un tout autre plan de l'analyse.

L'impression globale est donc mitigée et les perspectives d'avenir de la tagmémique, malgré le livre de Roulet, ne me semblent pas très bonnes, car il y a des théories linguistiques comme celle de Halliday, par exemple, qui ont les traits positifs de la théorie de Pike sans en avoir les défauts.

Bernd Kielhöfer



JENS ALLWOOD, LARS-GUNNAR ANDERSSON, ÖSTEN DAHL, *Logik für Linguisten*, Tübingen (Niemeyer) 1973, 112 p. (*Romanistische Arbeitshefte* 8).

Zweck des Buches ist die Einführung von Linguisten in die Grundbegriffe der Logik zum Verständnis «eines Teils der gegenwärtigen linguistischen Arbeiten». Die Logik wird als «das Studium der gültigen Schlüsse und der notwendig wahren Sätze» definiert, die deduktive Logik, auf welche das Buch sich richtigerweise beschränkt, als das Studium derjenigen Eigenschaften von Schlüssen bzw. von Sätzen, die zu deren notwendiger Gültigkeit führen. Die Logik handelt somit einmal von der Relation zwischen Prämissen und Konklusion und damit von der Relation zwischen Sätzen. Um Satzrelationen begreifen zu können, muß aber die Beziehung der Prämisse(n) zur Welt verstanden sein. Neben der Aussagenlogik der Satzverknüpfung gibt es daher die Prädikatenlogik des atomaren Satzes bzw. der Proposition. Die Verfasser weisen darauf hin, daß der Aussagenlogik nur vier Satzverknüpfungen, die sogenannten Junktoren, zur Verfügung stehen, während natürliche Sprachen zahlreiche Verbindungsmöglichkeiten besitzen. Im Rahmen der Aussagenlogik, die hier eine klare Darstellung erhält, sollte hingegen diskutiert werden, ob inbezug auf Sprache die Zuordnung der Negation zu den Junktoren haltbar ist. Die Beschreibung der Prädikatenlogik der 1. Stufe ist ebenfalls klar und gut aufgebaut, hingegen läßt diejenige der höheren Prädikate, die in der Satzstruktur eine große Rolle spielen, sehr zu wünschen übrig. Das Problem der übergeordneten Prädikate wird mit dem einzigen Satz, daß auch Sätze Argumente von Prädikaten sein können, erwähnt (p. 77). In der Darstellung des deduktiven Systems (Kap. 5) wird die Möglichkeit einer dreiwertigen Logik an zwei Stellen (p. 81 und 87) kurz erwähnt, aber nirgends ausführlich behandelt. Begrüßenswert ist die klare Trennung von existentieller und faktiver Präsposition (p. 87), doch sollte die Faktivität wegen ihrer primären Funktion in der Sprache eingehender erörtert werden. Neben der Präspositionslehre sollte nicht nur die alethische Modallogik, sondern auch die epistemische und valutative erwähnt werden.

Zum Schluß stellen die Verfasser die Frage, ob die Logik ein adäquates Modell für die Beschreibung der Inhaltsseite der Sprache ist (p. 98). Sie verneinen sie und führen einige der Probleme an, die eine Logik der Sprache bewältigen muß, um adäquat zu sein (Referenz, Extension und Intension, sprachliche Konjunktionen, topic and comment, Frage- und Befehlssätze), um mit dem Postulat einer erweiterten Logik zu schließen.

Ist die Zielstellung des sehr verständlich geschriebenen und klar aufgebauten Buches – Einführung in die Grundlagen der Logik zum Verständnis eines Teils der gegenwärtigen

linguistischen Arbeiten – erfüllt? Effektiv bieten Allwood, Andersson und Dahl, wie sie am Schluß selbst sagen (p. 99), eine Prädikatenlogik der ersten Stufe. Was bedeutet denn « gegenwärtige linguistische Arbeiten » auf logischer Basis? Bis zur Publikation des Arbeitsheftes kommen etwa Ch. Rohrer, *Funktionelle Sprachwissenschaft und transformationelle Grammatik* (1971), verschiedene Arbeiten George Lakoffs und E. L. Keenans, Renate Bartsch und Theo Vennemann, *Semantic Structures* (1972), Teun A. van Dijk, *Some Aspects of Text Grammars* (1972) u. a. in Betracht, die alle mit Ausnahme von Rohrrers Modell den höheren Prädikatenkalkül gebrauchen. Es scheint mir deshalb notwendig, gerade für Linguisten das hier Gebotene in Richtung der erweiterten Standardlogik zu ergänzen und eine Einführung noch spezifischer linguistisch zu gestalten.

Theodor Ebneter



PETER SCHIFKO, *Bedeutungstheorie. Einführung in die linguistische Semantik*, Stuttgart-Bad Cannstatt (Frommann-Holboog) 1975, 176 p. (*Problemata 45*).

Das Hauptanliegen dieser Einführung besteht nach den Worten des Verfassers darin, « eine dem aktuellen Stand der Forschung angepaßte Theorie der sprachlichen Bedeutung » zu liefern (p. 9). Am Ende des Buches glaubt er dieses Ziel erreicht zu haben, und faßt seine Bedeutungshypothese in folgende Worte: « Bedeutung wird global konstituiert als dreistellige Relation zwischen Mensch bzw. Gesellschaft, Sprache und Welt, im einzelnen als n-stellige Relation zwischen Individuen untereinander, Sprachzeichen untereinander (paradigmatisch und syntagmatisch), zwischen Individuen bzw. Sprachzeichen und Klassen von Denotata; bezogen auf ein Sprachzeichen als ein Bündel von Relationen zwischen Signifikant und Signifikat, das, unter Berücksichtigung von Beziehungen zur außersprachlichen Realität, zu anderen Zeichen, der kognitiven Anlagen des Menschen, sozialer Konventionen und allgemeiner Bedingungen der Kommunikation, in Sememe und Seme gegliedert erscheint » (p. 124–125). Der Autor fährt fort: « Solche Definitionen sind immer nur Behelfe, weil man derartig komplexe Phänomene schwer in eine Definition pressen kann; die Explizierung des Bedeutungsbegriffs ist hingegen ein notwendiges Postulat, das selten genug erfüllt wird ... Integrale Hypothesen sind notwendig, um komplexe Bereiche ohne Vereinfachungen und Verabsolutierungen beschreiben zu können. Der Fehler vieler Ansichten ist nicht, daß sie falsch sind, sondern einseitig » (p. 125).

Diese Sätze machen den Charakter des vorliegenden Buches deutlich. Es ist ein sehr ambitioniertes Buch. Auf den Grundlagen der Zeichen- und Kommunikationstheorie will es eine neue umfassende Bedeutungstheorie entwickeln. Daher kann es gar nicht eine « Einführung » im landläufigen Sinne sein. Wer sich nicht schon intensiv mit Problemen der Bedeutungslehre und der sprachlichen Kommunikationslehre befasst hat, wird durch das Buch überfordert<sup>1</sup>. Wer hingegen die nötigen Voraussetzungen besitzt, wird in Schifkos Buch

<sup>1</sup> Weder bei der Verwendung von Fremdwörtern noch bei Darstellungen mit prädikatenlogischem Apparat noch bei den Anleihen an die Mengenlehre nimmt der Verfasser auf den Leser Rücksicht oder gibt wenigstens in geeigneter Form die nötigen Erklärungen für eine Aufschlüsselung. Dies ist bedauerlich. Über sprachliche Bedeutung und Kommunikation sollte man auch so schreiben können, daß die Kommunikation zwischen Autor und Leser ohne allzu große Schwierigkeiten zustande kommt. Diese Bemerkung beruht übrigens auf einer konkreten Erfahrung: Vor kurzem habe ich SCHIFKOS Buch einem Hauptseminar in französischer Sprachwissenschaft zugrundegelegt.

eine beachtliche Leistung erkennen. Der Autor ist sehr belesen und verfügt über ein großes Abstraktionsvermögen und eine fruchtbare Kombinationsgabe. Er entwickelt wirklich ein neues Zeichenmodell und gelangt zu einer Synthese in Form einer neuen Bedeutungstheorie. Daß dabei nicht jeder Schritt ausführlich dargelegt und abgesichert werden kann, ist bei einem Textteil von nicht viel mehr als hundert Seiten (p. 9–130) und einem Apparat (Anmerkungen und Bibliographie) von gut vierzig Seiten (p. 131–176) selbstverständlich.

Ich kann mich hier nicht mit Schifikos Gesamtgebäude auseinandersetzen. Das würde eine eigene Studie erfordern. Ich bin auch der Meinung, dass wir in der Semantik einstweilen weniger Gesamttheorien brauchen als Einzelanalysen. Im Theoretischen stimme ich Schifko in sehr vielen Punkten zu, so zum Beispiel wenn er das Signifikat als Menge von Sememen auffaßt (p. 33–34) und annimmt, das Sem sei «der potentiell kleinste Unterschied zwischen zwei Sememen» (p. 50). Wenn man aber wissen möchte, wie nun ein Semantemsignifikat in seine Sememe und Seme zerlegt wird, wird man keine greifbaren Anhaltspunkte erhalten<sup>2</sup>. Forschungsmäßig muß nach meiner Überzeugung das Semantemsignifikat, d. h. der Inhalt der kleinsten bedeutungstragenden Zeichen, gegenwärtig im Zentrum stehen, und es müssen Techniken zu seiner Analyse in Sememe und Seme entwickelt werden, die über die paradigmatische Kommutationsprobe hinausgehen.

Ich neige zur Annahme, dass nicht nur forschungsmässig, sondern grundsätzlich das Semantemsignifikat mehr im Zentrum einer Bedeutungstheorie stehen müßte als bei Schifko, der für mich allzu rasch in die weiten Horizonte von «Sprache und Mensch» sowie «Sprache und Gesellschaft» entschwindet. Auch die Kontextabhängigkeit der Bedeutung eines Semantemsignifikats sehe ich wohl anders als Schifko. Ein Satz wie «ein isoliertes Zeichen allein hat keine Bedeutung» (p. 97) ist für mich völlig unannehmbar. Erstens kann ein sprachliches Zeichen, das Teil einer *langue* ist, überhaupt nicht eigentlich isoliert gedacht werden. Dann besitzt aber ein Semantem eine durchaus selbständige Bedeutung im Sinne einer Semstruktur, die nur insofern kontextabhängig ist, als in der Aktualisierung einerseits eine Auswahl aus der Gesamtstruktur stattfindet, andererseits eine Anreicherung mit Bezeichnungselementen<sup>3</sup>.

Eine letzte Bemerkung: Auch die Frage, ob eine Scheidung zwischen Noem und Sem nötig und sinnvoll ist, müsste überdacht werden. Schifko definiert Noeme als Komponenten von 'Begriffen', Seme als «distinktive, auf Relationen zwischen Sememen beruhende und insofern differentielle, formale und innersprachliche Einheiten» (p. 56), die allerdings materialiter mit Noemen zusammenfallen können. Meiner Meinung nach müßte einmal sorgfältig abgeklärt werden, ob dieser Zusammenfall nicht in all jenen Fällen zwingend eintritt, wo Noeme für die Bedeutungsbestimmung sprachlicher Zeichen überhaupt relevant sind

<sup>2</sup> Da steht zum Beispiel das «système sémique de la spatialité» von GREIMAS (p. 59) neben einer Version der auf KATZ und FODOR zurückgehenden *bachelor*-Analyse (p. 60) und einer Matrixdarstellung, mit welcher POTTIER einige französische Verben der Fortbewegung analysiert (p. 61). Im ersten Fall haben wir ein rein begriffliches System, an dem sprachliche Zeichen wie *long*, *court*, *large*, *étroit*, *haut*, *bas*, *vaste*, *épais*, *mince* gemessen werden. Im zweiten Fall handelt es sich um die Analyse eines gegebenen sprachlichen Zeichens, im dritten schliesslich um die Analyse verschiedener Zeichen innerhalb eines Wortfeldes. Dabei werden die verschiedenen Methoden kaum analysiert und gegeneinander abgewogen.

<sup>3</sup> Cf. G. HILTY, *Bedeutung als Semstruktur*, VRom. 30 (1971), 242–263; Und dennoch: *Bedeutung als Semstruktur*, VRom. 31 (1972), 40–54; *L'état actuel de la sémantique dans le domaine roman*, XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza (Napoli, 15–20 Aprile 1974), Atti, I, Napoli-Amsterdam 1978 (erscheint demnächst).

und nicht einfach völlige Unvergleichbarkeit zwischen begrifflichen und sprachlichen Einheiten besteht<sup>4</sup>.

Alles in allem ist Schifikos «Einführung» ein anregendes und in verschiedener Hinsicht anspruchsvolles Buch.

G. H.



ALGIRDAS JULIEN GREIMAS, *Strukturelle Semantik. Methodologische Untersuchungen*. Autorisierte Übersetzung aus dem Französischen von JENS IHWE, Braunschweig (Friedr. Vieweg und Sohn) 1971, 241 p. (*Wissenschaftstheorie, Wissenschaft und Philosophie* 4).

Ein Jahrzehnt nach der Erstveröffentlichung der *Sémantique structurale* von Greimas ist die ehemals «arme Verwandte: die Semantik» (p. 2) längst zu Rang und Ehren gekommen. Dabei hat sich dieses Werk als einer der «Geburtshelfer» der jungen Wissenschaft bereits einen Platz unter den Klassikern der neueren Linguistik gesichert. Daß es sowohl der lexikalischen Semantik wie auch den Textwissenschaften im weitesten Sinn entscheidende Impulse geliefert hat, spricht für die fruchtbare Vielfältigkeit des Ansatzes von Greimas. Es ist deshalb sehr zu begrüßen, daß dieses Buch seit einiger Zeit in einer sorgfältigen Übersetzung auch dem deutschsprachigen Publikum zugänglich ist.

Unter den zahlreichen Anregungen und Vorschlägen, die dieses Buch enthält, sei an dieser Stelle bloß ein Aspekt hervorgehoben und diskutiert: die originelle und in mancher Beziehung weiterführende Konzeption der inneren Struktur der Lexeme. Greimas definiert das Lexem als «ein virtuelles Modell (...), das das gesamte Funktionieren einer durch ein gegebenes Formans gedeckten Bedeutungsfiguration subsumiert, jedoch vor jeder Manifestation in der Rede, die ihrerseits nur partikuläre Sememe hervorbringen kann» (p. 44). Dabei läßt sich, meint Greimas, bei der Semanalyse, die er am Beispiel von *tête* exemplifiziert, eine klare Scheidung in einen *Sem-Kern* und *kontextuelle Seme* beobachten. Der Sem-Kern enthält die allen Vorkommen einer lexikalischen Einheit gemeinsamen Bedeutungsmerkmale, wobei man sich darunter «weder ein einzelnes Sem noch eine einfache Sem-Kollektion, sondern eine Sem-Anordnung» vorzustellen hat (p. 41). An anderer Stelle ist im gleichen Sinn von der *Kern-Figuration* die Rede. Den Begriff des kontextuellen Sems gewinnt er aus der Beobachtung gewisser Redundanzen in der Rede. So hätte *aboyer* neben dem Sem-Kern ( $N_1$ ) zwei kontextuelle Seme ( $Cs_1/Cs_2$ ), wovon immer entweder das eine oder das andere, aber nie beide zusammen verwendet würden. Im Kontext *Le chien aboie* «hat *aboie*, um sich als Semem zu konstituieren, genau im Augenblick der Realisation der Rede das Sem  $s_1$  gewählt, das in dem Kontext *chien* enthalten ist; und umgekehrt bedeutet die Anwesenheit des Kontextes *aboie* die obligatorische Wahl des Sems  $s_1$  für das Erscheinen des Semems 'Hund-Tier'» (p. 44). Für die fragliche Redesequenz (Sq) wirkt also das kontextuelle Sem  $s_1$ , das wir mit [Tier] wiedergeben können, einerseits desambiguierend, was die polyseme Struktur der beiden

<sup>4</sup> Auf jeden Fall kann die Notwendigkeit der Scheidung zwischen Noemen und Semen nicht einfach mit dem Fehlen einer starren Zuordnung zwischen einem bestimmten Sem und einem bestimmten Noem begründet werden, da das betreffende Noem «auch anderen Semen anderer Zeichen entsprechen» könne (p. 95). Dieses Argument wäre nur dann mehr als ein Zirkelschluss, wenn der «innersprachliche» Charakter der Seme so zu verstehen wäre, dass ein Sem nur innerhalb eines einzigen Semantemsignifikats vorkommen kann. Doch das wird ja kein verständiger Semantiker annehmen.

beteiligten Lexeme *chien* und *aboier* anbelangt; gleichzeitig begründet es die *Isotopie der Rede* (vgl. p. 60ss.). Greimas illustriert diesen Vorgang mit einer vielzitierten Formel:

$$Sq = [N_2 + Cs_1] + [N_1 + Cs_1] = (N_2 + N_1) Cs_1$$

*chien*                    *aboie*

In der Folge wird der Begriff des kontextuellen Sems freilich eingeengt. Dazu entleiht Greimas bei Pottier den Begriff des *Klassem*<sup>1</sup>. Auf dem Hintergrund einer sehr allgemeinen Unterscheidung zwischen einer *semiologischen* und einer *semantischen* Ebene der Sprache, «deren konstitutive Achsen, die jede Ebene in ihrer Gesamtheit definieren, mit einem der beiden Terme der als Exterozeptivität vs Interozeptivität artikulierten metasemischen Kategorie identisch sind» (p. 96), ist Greimas nämlich der Überzeugung, daß es die *klassematischen Kategorien* seien, welche – in der Form von *Klassembasen* – für die Isotopie der Rede verantwortlich zeichneten. Konsequenterweise organisiert er die Klasseme in autonomen Subsystemen des Seminventars: «die Klasseme [konstituieren sich] als Systeme unterschiedlichen Charakters und gehören der globalen semantischen Ebene an, deren Manifestation die Isotopie der Nachrichten und der Texte gewährleistet» (p. 46).

Damit, daß Greimas die kontextuellen Seme mit den Klassemen gleichsetzt, nimmt er nun freilich nicht zu übersehende Nachteile in Kauf. Einmal genügt diese Konzeption zwar wohl, um beispielsweise die Desambiguierung von *chien* und besonders auch von *aboier* in den Sätzen *Le chien aboie*<sub>1</sub> vs *Le commissaire aboie*<sub>2</sub> vs *Les canons aboient*<sub>3</sub><sup>2</sup> vorzunehmen. Hingegen wird damit noch keine Kongruenz<sup>3</sup> im engeren Sinne begründet. Der Satz \**Le chat aboie*<sub>1</sub> ist in der Tat abweichend, obwohl er klassematisch durchaus in Ordnung ist. Indem Greimas jene kontextuellen Seme bewußt aus seinen weiteren Betrachtungen ausschließt, «die, auch wenn sie in Bezug auf den betrachteten Kern ‘kontextuell’ waren, dennoch dem angrenzenden Kern zugehören und nicht dem iterativen Kontext» (p. 45), nimmt er eine oft störende Doppelspurigkeit bei der Beschreibung semantischer Kongruenzen und Inkongruenzen in Kauf. Die praktische Relevanz seines Isotopiebegriffs wird damit gleichzeitig eingeschränkt.

Darüber hinaus aber scheint mir die Formel: invariabler Sem-Kern + disjunktive kontextuelle Seme, die er für Lexeme vorschlägt, in der semantischen Praxis oft zu starr, um der komplexen Polysemie lexikalischer Zeichen gerecht zu werden. Nicht nur lassen sich zahlreiche Polysemien beobachten, welche sich in den «Klassemen» überhaupt nicht niederschlagen<sup>4</sup>; häufig korrelieren auch alternative «kontextuelle Seme» mit Disjunktionen in der

<sup>1</sup> Für POTTIER markieren die *Klasseme* die Zugehörigkeit der lexikalischen Einheiten zu «classes générales sémantico-fonctionnelles» (*Vers une sémantique moderne*, *TraLiLi*. 2 [1964] 107–137, besonders p. 125).

<sup>2</sup> GREIMAS nimmt für *aboier* vereinfachend nur einfache Polysemie an und vernachlässigt, ohne nähere Begründung, das Semem ‘Faire un bruit semblable à un aboiement’, welches der *Petit Robert* meines Erachtens zu Recht als selbständige *acception* aufführt.

<sup>3</sup> Dieser Begriff stammt von ERNST LEISI, der darunter die «geforderte Übereinstimmung in den Klassifikationen durch Substantiv und Verb» versteht (*Der Wortinhalt*, Heidelberg 1971, p. 71). Vgl. G. LÜDI, *Die Metapher als Funktion der Aktualisierung*, Bern 1973, p. 34ss.

<sup>4</sup> Dies gilt z.B. für den Unterschied zwischen den zwei in folgenden Sätzen realisierten Sememen von *voler*:

- (1) Une flèche vole.
- (2) Le vent fait voler les flocons de neige.

Nach der sorgfältigen Semanalyse, welche GEROLD HILTY von diesem Verb vorgenommen hat (zuerst in seinem Aufsatz *Und dennoch: Bedeutung als Semstruktur*, *VRom*. 31 [1972], 40–54, besonders 42s.;

«Kern-Struktur», ja müssen recht eigentlich auf solche Disjunktionen zurückgeführt werden. Dazu ein Beispiel. Bekanntlich läßt sich der Anwendungsbereich von frz. *demander* grob in zwei Teilbereiche unterteilen, die wir im Deutschen mit [fragen] respektive [verlangen] paraphrasieren können. Um nun den unterschiedlichen semantischen Beitrag von *demander* an den Sinn der beiden Sätze

- (1) Pierre a demandé à Jean le titre de son dernier livre.
- (2) Pierre a demandé à Jean un exemplaire de son dernier livre.

zu beschreiben, genügt in meinen Augen die Ausgliederung von zwei Kontextklassen – z.B. [abstrakt] für Satz (1) und [konkret] für Satz (2) – nicht. Entscheidend ist vielmehr, daß Aufforderungshandlungen mit verschiedenem *Kommunikationszweck* bezeichnet werden:

- (1) P. will von J. etwas *wissen*
- (2) P. will von J. etwas *haben*

Dieser Unterschied schlägt sich in zwei verschiedenen, eine Disjunktion begründenden «Kern»-Semen von *demander* nieder<sup>5</sup>. Die Kongruenzseme sind dann gleichsam als Ausformung der aus der Semhierarchie resultierenden kombinatorischen Regeln zu verstehen.

Ohne zu bezweifeln, daß sehr allgemeine Merkmale vom Typ der Greimasschen Klaseme für die Isotopie der Rede eine wichtige Rolle spielen können, möchte ich deshalb unter denjenigen Semen, welche im Inhalt von lexikalischen Zeichen als Kongruenzmerkmale oder -seme fungieren, keine besondere Subkategorie von Merkmalen verstehen, sondern Seme beliebigen Abstraktionsgrades in einer ganz bestimmten, einzelsemantstrukturellen Funktion. In diesem Sinne sind [menschlich] und [hundeähnlich] bezüglich der Bedeutung von *aboyer* als Kongruenzseme zu bestimmen, wogegen sie in andern lexikalischen Zeichen als inhärente Seme fungieren können.

Mit diesen Bemerkungen soll der Wert des vorliegenden Werkes in keiner Weise gemindert werden. Sie mögen im Gegenteil die anregende Wirkung einer genauen Lektüre dieses über weite Strecken bestechenden Entwurfes einer semantischen Theorie bezeugen. Man mag dabei bedenken, daß die *Sémantique structurale* von Greimas nicht zuletzt als kühner Versuch verstanden werden muß, für einen zum damaligen Zeitpunkt noch sehr jungen Zweig der Linguistik eine adäquate Terminologie zu entwerfen. Gerade auch in dieser Beziehung gebührt Jens Ihwe ein Lob für seine sorgfältige Auswahl der deutschen Entsprechungen für die französischen Begriffe, seien dies nun allgemein gebräuchliche, bestehende Äquivalente oder sich eng am Französischen orientierende Neubildungen und Lehnübersetzungen (wobei der Originalbegriff wo nötig in Klammern beigelegt wird). Ein Namenregister und gegenüber der französischen Version stark erweiterte und vereinheitlichte bibliographische Angaben erleichtern den Zugang zu den Quellen des Werkes nicht unwesentlich, dem auch in der deutschen Fassung eine günstige Aufnahme und weitere Verbreitung zu wünschen ist.

*Georges Lüdi*

ausführlicher und leicht modifiziert in seinem Hauptreferat am 14<sup>e</sup> Congrès international de linguistique et philologie romanes von 1974 in Neapel mit dem Titel *L'état actuel de la sémantique dans le domaine roman* [erscheint in den Kongreßakten]), geht dieser Unterschied auf eine Differenz im Vorgang selber zurück, die sich in den die Disjunktion begründenden Sempaaren [geschleudert] vs [geblasen] (Version von 1972) respektive [MOMENTANEA (sc. vi)] vs [CONTINUA] niederschlägt.

<sup>5</sup> Vgl. meine Bemerkungen zur Semanalyse von *demander* in meinem Aufsatz *Semanalyse und Übersetzungsvergleich*, *BRPh.* 14 (1975), 169–196.

HANS DIETER BORK, *Die Familie von lateinisch QUATERE im Romanischen*, Heidelberg (Carl Winter) 1969 (*Romanische Etymologien* 2).

RALF CORNELISSEN, *Lateinisch COM- als Verbalpräfix in den romanischen Sprachen*, Bonn (Romanisches Seminar der Universität) 1972 (*Romanistische Versuche und Vorarbeiten* 42).

Comme l'indiquent leurs titres, ces deux études sont consacrées à des aspects de la dérivation romane, celle de M. Bork aux dérivés du verbe latin QUATERE, celle de M. Cornelissen aux mots romans préfixés avec COM-; l'une est donc centrée sur un lexème fonctionnant comme base de la dérivation, l'autre sur un morphème en fonction de préfixe.

On pourrait penser qu'à cette différence près les deux études sont analogues quant à leurs buts et leurs méthodes. Il n'en est rien, ainsi qu'on peut s'en convaincre dès les premières pages. De l'avis de M. Bork, les recherches étymologiques bénéficient davantage de l'exploration détaillée d'une famille de mots latine conservée en roman que de l'établissement d'étymons nouveaux; il envisage donc en premier lieu d'approfondir un domaine déjà défriché, en apportant à son sujet un certain nombre de compléments, de précisions et de rectifications. Pour M. Cornelissen, il s'agit plutôt de recenser les dérivés romans formés avec COM-, ceux que l'on a déjà identifiés et les autres, et de corriger certaines idées reçues sur la productivité de ce préfixe; partant de l'hypothèse que beaucoup de dérivés en COM- se sont formés en latin vulgaire, et, plus précisément, dans la langue parlée, cet auteur est en droit de s'attendre à ce que les dérivés en question ne soient pas tous consignés dans les lexiques du latin et que, dans les parlers romans, ils n'aient pas tous été reconnus comme tels; d'où la possibilité d'une nouvelle moisson de ces dérivés.

Ce par quoi les deux études diffèrent également, c'est l'approche, dans la mesure où elle est fonction du but visé. M. Bork se trouve en présence d'une prolifération morphologique d'une grande diversité, qui entraîne, dans la famille de mots considérée, un large éventail de significations; il est donc amené à mettre l'accent sur le côté sémantique de son sujet. M. Cornelissen a affaire à un seul préfixe, dont l'adjonction à des bases diverses soulève une série de problèmes, liés au phonétisme initial des bases, problèmes qu'il est indispensable de soumettre à un examen approfondi, si l'on veut être en mesure d'identifier les dérivés en COM-; il est par conséquent amené à mettre l'accent surtout sur l'aspect phonétique de son sujet.

La différence d'approche entraîne à son tour une différence de présentation. L'ouvrage de M. Bork comporte une partie sémantique, où les formes recensées sont classées selon leurs significations, et une partie étymologique, où les formes, classées cette fois par étymons, sont replacées dans l'évolution historique, référence étant faite, pour l'aspect sémantique de cette évolution, au schéma du classement de la première partie. M. Cornelissen débute par une partie étymologique, où les matériaux sont classés selon le son initial de la base préfixée par COM-; de ces données, il dégage ensuite ses hypothèses étymologiques. Dans les deux ouvrages, les théories existantes sont passées en revue et soumises à un examen critique, et de nouvelles théories sont proposées, à la lumière des développements les plus récents en matière d'étymologie et de dérivation (mention fréquente de H. Meier et de Y. Malkiel) et à la faveur de matériaux abondants, tirés notamment des grands ouvrages lexicographiques et des atlas linguistiques.

Un bilan sommaire pourrait être formulé ainsi. M. Bork apporte, sur la famille de QUATERE, un nombre appréciable de vues originales, et M. Cornelissen en arrive à proposer une série de nouveaux candidats au titre de dérivé en COM- et à battre en brèche l'idée émise jadis par W. Meyer-Lübke que ce préfixe n'était pas resté productif en gallo-roman.

Si je ne peux me prononcer sur la valeur de chaque détail de l'argumentation, je peux en revanche souligner un des atouts de ces deux études, à savoir une conception de l'étymologie

qui ne néglige aucun aspect, de nature interne ou externe, susceptible de concourir à la solution d'un problème étymologique, et aussi une tendance (encore trop peu prononcée, selon moi) à essayer d'appuyer les hypothèses étymologiques sur des faits panromans, dans la mesure où ils existent, plutôt que sur des faits locaux isolés. Deux exemples: (1) M. Bork (p. 228–237) reformule à sa manière l'étymologie de l'espagnol *cansar* 'importuner; fatiguer'; considérant que les deux solutions proposées à ce jour ne sont pas satisfaisantes, QUASSARE pour des raisons de phonétique et CAMPSCARE à cause du sens, il recourt au dérivé \*QUASSINARE, dans lequel il suppose une métathèse du *n* consécutive à la syncope; cette thèse se trouve renforcée – c'est en ceci qu'elle est intéressante – par l'existence de formes italiennes, proches par le sens et vraisemblablement issues de la forme dérivée \*EXQUASSINARE. (2) M. Cornelissen (surtout p. 203–237) braque sa loupe sur le préfixe péjoratif *ca-* de certains mots gallo-romans, dont l'origine constitue une des énigmes de l'étymologie et pour l'explication de laquelle on a avancé les hypothèses les plus diverses, la plupart peu convaincantes; or, pour M. Cornelissen, ce préfixe gallo-roman ne serait autre que le préfixe COM-, auquel une tendance assez répandue dans la Romania a fait subir une modification vocalique.

La lecture de ces deux ouvrages m'inspire encore les réflexions que voici. Tous les deux fournissent une grande quantité de matériaux et des résultats étymologiques dignes d'attention; toutefois, et malgré l'authentique recherche de vues globales que je me suis plu à souligner tout à l'heure, les liens historiques entre tous ces faits ne se dégagent pas suffisamment; de là l'impression d'un amas très complexe de formes au niveau des parlers romans individualisés. Derrière cette complexité, qui tient évidemment à ce qu'on prend en considération plusieurs parlers à divers moments de leur évolution, n'y a-t-il pas pourtant, au niveau de la phase commune des parlers romans, une situation plus simple et plus ordonnée? En d'autres termes, cette masse de matériaux ne se laisse-t-elle pas ramener, si l'on remonte le cours de l'histoire et extrapole par delà les premiers textes romans, à des éléments soit d'un système unique et homogène, soit d'une succession de synchronies homogènes issues les unes des autres? N'est-il pas possible, enfin, de déterminer, à ce niveau-ci, des structures, si réduites et sommaires soient-elles, pour les aspects de la dérivation romane abordés par M. Bork et M. Cornelissen? Dans la mesure où les données récoltées par ces deux chercheurs prolongent des structures du roman commun (le terme de roman commun étant pris soit dans son sens absolu soit dans un sens relatif), celles-ci devraient pouvoir être établies par une comparaison systématique des parlers romans, et d'éventuelles synchronies successives être révélées par l'application conjointe de deux réactifs – si je peux me permettre ce mot –, le réactif interne (l'évolution de chacun des parlers romans) et le réactif externe (la distribution spatiale de chaque forme au niveau des parlers romans). Je prends des exemples. (1) Lorsque M. Bork (p. 236) songe à poser \*(EX)QUASSINU, il le situe en latin vulgaire; c'est là une hypothèse vague, qui présente en outre l'inconvénient d'être difficilement vérifiable ou falsifiable; si, en revanche, il parvenait à délimiter l'aire que cette forme a occupée, à s'assurer que cette aire ne déborde pas celle qu'a occupée la base du dérivé en cause et qu'elle n'est à son tour pas débordée par celle que caractérisent ses dérivés éventuels, il dégagerait des relations chronologico-spatiales de la chaîne de dérivations; si ensuite il faisait la même opération pour les dérivations parallèles dans d'autres familles de mots, il se peut (mais ce n'est pas certain) qu'il dégage des relations analogues et que, rapprochant finalement les faits ressortissant à une aire donnée et considérant par hypothèse ces faits comme synchroniques, il parvienne à esquisser une structure et des tendances propres à cette synchronie; parvenu à ce point, il aurait acquis un moyen de vérifier son hypothèse initiale. (2) Pour prouver que le préfixe COM- est resté productif en gallo-roman, M. Cornelissen (p. 258–261) aligne des chiffres se rapportant aux parlers romans, répartis en quatre

grands groupes; a) roumain, dalmate et sarde, b) domaine linguistique italien et rhéto-roman, c) gallo-roman, d) ibéro-roman; on ne laisse pas d'être intrigué par le nombre particulièrement restreint de préfixés dans le groupe a), particularité que relève très justement M. Cornelissen lui-même, et l'on en vient à se demander si cela signifie que la productivité de COM- en roman commun ne s'est affirmée que tard, à un moment où ces domaines linguistiques, connus pour leur caractère archaïque, étaient déjà plus ou moins détachés de la Romania; pour en avoir le cœur net, il faudrait remonter de la statistique à ses sources et examiner l'extension géographique de chaque dérivé en COM-, puis établir, à plusieurs étapes de l'évolution et en faisant abstraction des formations tardives, l'existence d'éventuelles régularités du type «toutes les formes qui se trouvent en roumain, dalmate et sarde se trouvent également dans le reste de la Romania, l'inverse n'étant pas vrai». Loin de moi l'intention de reprocher à M. Bork et à M. Cornelissen de n'avoir pas systématiquement soumis leurs matériaux à cette sorte d'analyse. Il y aurait d'ailleurs là matière pour deux autres livres! Je maintiens cependant que, s'ils sont sur la bonne voie, ils s'y arrêtent trop tôt et que, en négligeant de dégager les étapes de l'évolution du système, ils ne nous mènent pas jusqu'au point où se situe peut-être le noyau du problème qu'ils traitent.

En refermant ces deux livres, ma conclusion est qu'il s'agit de travaux consciencieux, utiles à la linguistique romane, mais que les romanistes ne doivent pas s'en tenir à cela: ils disposent de matériaux, bruts ou élaborés, suffisamment nombreux pour pouvoir s'aventurer dans des recherches d'un caractère plus abstrait et plus spéculatif, certes, mais aussi plus synthétiques et davantage axées sur une réalité qu'il n'est pas permis de simplement ignorer, à savoir les structures communes qui sous-tendent celles des parlers romans.

*Robert de Dardel*



GUNTER NARR (Hrsg.), *Griechisch und Romanisch*, Tübingen 1971, V + 185 p. (TBL 16).

Das Problem der Interferenz von Griechisch und Lateinisch (bzw. Romanisch) hat gerade in den letzten Jahren das Interesse mehrerer Sprachwissenschaftler auf sich gezogen; dabei sind, angeregt von Coseriu, besonders in Tübingen grundlegende Arbeiten entstanden, deren Ziel es ist, möglichst alle Systementwicklungen des Lateins auf dem Hintergrund des Griechischen zu beleuchten. Abel erstellte in diesem Zusammenhang einen minutiösen Vergleich zwischen den deiktischen Systemen des Griechischen und des Lateins auf der Grundlage des griechischen *Neuen Testaments* und der lateinischen Prävulgataversionen<sup>1</sup>, der aber trotz größter Akribie definitive Folgerungen nicht zuließ<sup>2</sup>, Dietrich hingegen bearbeitet den periphrastischen Verbalaspekt der romanischen Sprachen und dessen Analogie zu den verschiedenen griechischen Verbalsystemen<sup>3</sup>. Auch diese Untersuchung beruht auf einem soliden Unterbau, wobei allerdings der griechische Teil weitaus systematischer als der lateinisch-romanische erarbeitet wurde, kann aber hinsichtlich der Resultate mit der Studie von Abel verglichen werden: Es gibt zwar auffallend viele und erstaunlich bedeutende

<sup>1</sup> F. ABEL, *L'adjectif démonstratif dans la langue de la Bible latine. Etude sur la formation des systèmes déictiques et de l'article défini des langues romanes*, Tübingen 1971 (Beih. ZRPh. 125).

<sup>2</sup> Vgl. dazu unsere ausführliche Rezension in ZRPh. 90 (1974), 274–289.

<sup>3</sup> W. DIETRICH, *Der periphrastische Verbalaspekt in den romanischen Sprachen. Untersuchungen zum heutigen romanischen Verbalsystem und zum Problem der Herkunft des periphrastischen Verbalasppekts*, Tübingen 1973 (Beih. ZRPh. 140).

Analogien zwischen beiden Kultursprachen, doch scheint eine eindeutige genealogische Interpretation unmöglich; der zwingende Beweis einer Systembeeinflussung kann wohl kaum erbracht werden, da zum einen sich die beiden indoeuropäischen Sprachen recht nahe standen, zum andern unsere Kenntnisse über das lateinische Sprachsystem doch recht begrenzt sind und sich so manches, was evident ans Griechische anklingt, doch auch aus einem weniger bekannten Register des Lateins erklären dürfte.

Doch trotz dieser sich aus der Quellenlage ergebenden Schwierigkeiten sollte die von Coseriu, Abel und Dietrich wieder aufgenommene Arbeit systematisch fortgesetzt werden, die bisweilen recht mageren Ergebnisse für mit großem Aufwand geführte Studien sollten nicht entmutigen, denn die Interferenzlinguistik auf gräkolateinischem Gebiet stellt kein abgegrastes Feld dar sondern bildet eine notwendige Grundlagenforschung und wesentliche Voraussetzung für die vergleichende romanische Sprachwissenschaft. Insofern stellt der vorliegende Sammelband eine von Spezialisten sicher begrüßte Publikation dar.

Im wenig tief schürfenden Vorwort weist Narr auf das jahrhundertelange Nebeneinander von Griechisch und Lateinisch hin, das nicht ohne sprachliche Folgen geblieben sein kann, sowie die Darstellung dieses Problemkreises in den Handbüchern der romanischen Philologie<sup>4</sup>. Fragen der Chronologie, die sich beim zitierten *purpura* (<*πορφύρα*) direkt anbieten, wurden aber leider hier nicht angesprochen<sup>5</sup>.

Die gute Einführung von Coseriu (*Das Problem des Griechischen Einflusses auf das Vulgärlatein*, p. 1–15) ist auch in der von uns rezensierten Festschrift für H. Meier erschienen; wir können deshalb in diesem Zusammenhang auf unsere Rezension verweisen<sup>6</sup>.

Der Beitrag von Schulz (*Graeca Latina*, p. 17–52), dessen Übersetzung Bertsch besorgt hat, widmet sich neben einigen Beispielen der Lexik und der Wortbildungslehre in erster Linie dem Problem der Personennamenbildung im Latein nach griechischem Muster, wie sie vom dritten Jahrhundert an die Mode wurde. Er ist noch heute lesenwert; warum aber eine deutsche Übersetzung angefertigt und der Text mit vielen Druckfehlern belastet wurde, ist nicht ersichtlich, denn schließlich sollte man annehmen, daß alle Interessenten für eine solche Abhandlung des Lateinischen mächtig sind.

Weniger aktuell erscheinen uns heute die zwei Studien zur vergleichenden Lautgeschichte von Karl Dieterich (*Neugriechisches und Romanisches*, I., p. 53–69; II., p. 71–126), die zum einen daran leiden, daß Dieterich der doch entscheidenden Frage der Chronologie der Phänomene keine Beachtung schenkt, obwohl er die Gröberthese vorbehaltlos akzeptiert<sup>7</sup>, und zum andern, daß hier mit Zahlen jongliert wird, die letztlich inkomparabel bleiben.

<sup>4</sup> Der Einfluß des Massaliotischen auf das Frankoprovenzalische wurde dabei völlig übersehen, vgl. P. GARDETTE, *Mots massaliotes dans le bassin du Rhône*, in: *Actes du congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Barcelona 1953, 1955, Bd. II, p. 539–554 und ders., *Grec *ζιγαντ*, lyonnais *jomor*, français *jumart**, in: *Romanica, Festschrift G. Rohlfs*, Tübingen 1958, p. 166–180. Auch das wichtige Kapitel «Die griechischen Elemente» bei W. Bahner, *Die lexikalischen Besonderheiten des Frühromanischen in Südosteuropa*, Berlin 1970, p. 35–39 (*Sitzungsberichte der Sächsischen Akademie zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse*, Bd. 115, Heft 3), wurde übersehen.

<sup>5</sup> Vgl. dazu unsere Abhandlung *Zur Herkunft von französisch «jaloux» und «époux»*, *NM* 75 (1974), spez. p. 298s.

<sup>6</sup> *ZRPh.* 89 (1973), 632.

<sup>7</sup> «Sicher ist also, daß wir für das Griechische auf so scharfe chronologische Abstufungen, wie sie sich dem Romanisten aus der stetigen Ausbreitung des Lateinischen ergaben, verzichten müssen. Damit ist aber nicht gesagt, daß das Gröbersche Prinzip nicht überhaupt auf das Griechische anwendbar sei. Im Grunde ist ja die Entwicklung hier genau ebenso verlaufen wie auf romanischem Boden, nur daß wir ihre einzelnen Phasen nicht mit der gleichen Sicherheit und Reinlichkeit chronologisch bestimmen können» (p. 74s.).

Der Beitrag von Otto Immisch (*Sprach- und stilgeschichtliche Parallelen zwischen Griechisch und Lateinisch*, p. 127–149) weist hingegen recht brauchbare Ansätze auf und bleibt auch heute noch vor allem wegen der für die damalige Zeit klaren Darstellung der morphologischen Affinitäten beider Sprachen ebenso lesenswert wie die Abhandlung von Friedrich Pfister, der klar aufzeigt, daß die (meist morphologische und lexikalische) Kongruenz des Altlateins und Spätlateins auf der einen, wie des Altgriechischen vornehmlich der attischen Komödie und der Koiné auf der anderen Seite auf der Tatsache beruht, daß beide aus dem gleichen Fundus schöpfen: der griechischen resp. lateinischen Volkssprache. Typologische Übereinstimmungen bzw. analoge Entwicklungen beider Sprachen beruhen demnach für Pfister nicht primär auf gegenseitiger Beeinflussung, der (Sprach)wissenschaftler wird «vielmehr in analogen Erscheinungen unabhängig von einander entstandene, aus ähnlichen Verhältnissen heraus zu ähnlichen Formen entwickelte Bildungen erkennen» (p. 164s.). Diese Möglichkeit der Erklärung aus ähnlichen inneren Gegebenheiten wird heute vielfach von den Adstratanhängern leider kaum noch in Erwägung gezogen.

Der abschließende Beitrag von Wackernagel (*Lateinisch-Griechisches*, p. 165–185) widmet sich genealogischen Fragen der Indogermanistik und berührt (mit Ausnahme der zu *parabola*, p. 176ss. gemachten Ausführungen) das Thema des Sammelbandes nur am Rande.

Man wird dem Herausgeber sicher dankbar sein, zu annehmbarem Preis Aufsätze wieder leicht zugänglich gemacht zu haben, für die sich heute kaum noch ein Verleger findet. Doch bleibt die Systematik der Auswahl unverständlich, denn das p. V angegebene Ziel des Aufsatzbandes, «auf den wichtigen und weit weniger untersuchten Einfluß des Griechischen auf die lateinische und romanische Syntax aufmerksam» zu machen, wurde nicht konsequent verfolgt, die Lücken sind auch auf diesem Sektor beträchtlich<sup>8</sup>; eine Orientierung über die Entwicklung der Forschung wird anhand dieses Sammelbandes nicht ermöglicht.

Christian Schmitt



*Pravila ritorului Lucaci.* Text stabilit, studiu introductiv și indice de I. RIZESCU, București (Editura Academiei) 1971, 391 p.

Le *Code de Putna*, rédigé en 1581 par Lucaci, est à la fois le plus ancien manuscrit juridique roumain et le plus ancien texte connu en dialecte moldave. Il comprend des éléments de droit civil et de droit canon et revêt une importance considérable pour l'histoire de la langue, de la culture et du droit roumains.

La plus grande partie du texte est en slavon. L'éditeur, qui s'adresse avant tout aux historiens de la langue roumaine, n'a retenu que les passages en slavon avec traduction roumaine (134 p.) et en roumain (10 p.).

L'édition s'ouvre par un avant-propos et une préface, présentant un historique et une description minutieuse du ms. Suit une étude linguistique traitant successivement de la graphie, de la phonétique, de la morphologie, de la syntaxe, du lexique et de la formation des mots. Le texte roumain – celui du passage bilingue et le passage roumain original – est transcrit en caractères latins et accompagné d'un index contenant tous les mots du texte à toutes leurs formes. Le dernier tiers du livre reproduit en photocopie les passages bilingues et le passage roumain.

<sup>8</sup> Vgl. dazu W. DIETRICH, *op. cit.*, p. 15ss. und die Bibliographie, *ib.*, p. 337ss.

Cette admirable édition, qui satisfait à toutes les exigences de la philologie moderne, va au-devant de la plupart des questions que le lecteur peut se poser à propos du ms., du texte, de la langue, de l'auteur et des circonstances historiques de la rédaction. Une seule critique – mais elle s'adresse plutôt aux éditions de l'Académie qu'à Rizescu : des deux exemplaires que j'ai pu consulter, l'un n'avait pas de table des matières, et l'autre l'avait... au milieu!

Jean-Pierre Kent



GIOVAN BATTISTA PELLEGRINI, *Gli arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia*, Brescia (Paideia) 1972, 2 vol., 758 p.

Der Autor stellt in diesem Buch eine größere Anzahl von Artikeln zusammen, die bisher verstreut in teilweise schwer zugänglichen Zeitschriften publiziert worden waren. Die Einführung (p. 11–42) besteht aus einem kurzen Überblick über die Bibliographie zu den italienischen Arabismen (p. 12–19) und über die Kanäle, durch die diese Wörter den Weg in den Westen, und insbesondere nach Italien, gefunden haben (p. 19–24). Hierbei wird speziell die Bedeutung der Handelsstädte Genua, Venedig, Pisa und Bari als Tore zum Osten hervorgehoben (p. 22–24).

In einem ersten Teil (p. 43–128) faßt Pellegrini die Bedeutung des arabischen Elements im Lexikon der Romania zusammen: breiter Raum wird naturgemäß dem Spanischen eingeräumt (p. 50–60), dessen arabische Lehnwörter zumeist Substantive sind, die in die Bereiche Handel, Gewerbe, Militär, Landwirtschaft und Hausbau gehören. Während das Französische seine Orientalismen weitgehend dem Mittelmeerhandel der provenzalischen Städte verdankt und nur in geringem Umfang dem Spanischen oder Italienischen (p. 63–66), muß im Falle des Rumänischen das Türkische als Mittler angenommen werden (p. 66–70). Was nun das Hauptthema des Buches, die Arabismen des Italienischen, anbelangt, so sind sie, ihrer Herkunft nach, in vier Gruppen einzuteilen (p. 70):

- I) sizilianische Dialektwörter, die auf direkten Kontakt mit dem Islam zurückzuführen sind,
- II) Gelehrtenwörter, die auf dem Weg über lateinische Übersetzungen arabischer Texte in die gesamteuropäische Kultur eingedrungen sind,
- III) Wörter der Handelssprache, die die vier großen Mittelmeerhäfen Venedig, Pisa, Genua und Bari vermittelt haben, und
- IV) Exotismen verschiedenster Provenienz, zumeist aus Chroniken und Reisebüchern.

In Sizilien weist das arabische Element zweifellos die stärkste Präsenz auf: neben den üblichen Terminen aus den Bereichen der Landwirtschaft, des Hausbaus, der Bekleidung usw. zeigt es sich auch in der Toponymie, in Redewendungen und in der sizilianischen Folklore (p. 71–77).

Daß das arabische Kulturerbe die westliche Wissenschaft, vor allem Astronomie, Mathematik, Chemie, Pharmazie und Anatomie stark beeinflußt hat, ist fast schon zum Gemeinplatz geworden. Weniger bekannt ist, daß dieser Einfluß sich auch auf die mittelalterliche christliche Eschatologie erstreckt (p. 77–86).

Unter die dritte Kategorie fallen Namen von Münzen, Maßen und Gewichten, Stoffen, Gewürzen, Edelsteinen und einigen Gerichten orientalischer Herkunft (p. 96, 108–117, 120–123).

Der zweite Teil hat die süditalienischen und speziell sizilianischen Arabismen zum Thema (p. 129–236). Nach Sachgruppen geordnet werden in kurzen Artikeln die Belege zu den Stichwörtern erwähnt und, falls vorhanden, die spanischen Entsprechungen genannt. Eine Untersuchung über die sizilianischen Geschlechtsnamen arabischer Herkunft beschließt die Studie (p. 227–236).

Der dritte Teil ist der arabisch-sizilianischen Toponymie gewidmet (p. 237–332). Auf ein paar einleitende Bemerkungen über die Transkription lateinischer Namen bei arabischen Autoren (p. 240–246) folgt eine umfangreiche Liste sizilianischer Ortsnamen arabischen Ursprungs (p. 250–283). Diese reiche Dokumentation wird sich bei der weiteren Erforschung spanisch-arabischer Toponymie als äußerst nützlich erweisen.

Im vierten Teil wird die Bedeutung des arabischen Elements in Ligurien behandelt (p. 233–400). Die Genueser Arabismen bezeichnen vor allem Kleider, Hausgerät, Maße, Gewichte, Münzen, Titel und Ämter sowie allgemein Begriffe der Seesprache und des Handels (p. 337–370). Eine Übersicht über die ligurischen Geschlechtsnamen orientalischen Ursprungs anhand des Telephonbuchs von Genua beschließt die Arbeit (p. 370–400).

Im fünften Abschnitt ist von Pisa die Rede (p. 407–452). Die außerordentliche wirtschaftliche Bedeutung dieser Stadt bis zum 14. Jahrhundert brachte sie in Kontakt mit der muslimischen Welt (p. 408–411). Pisaner, wie Stefano da Pisa und Leonardo Fibonacci, lernten das Arabische perfekt zu beherrschen und hinterließen Übersetzungen arabischer Texte (p. 411 s.). Sehr aufschlußreich sind die orientalischen Elemente im *Liber Maiolicinus: De Gestis Pisanorum Illustribus* (p. 413–417) und in den *Diplomi arabi del R. Archivio Fiorentino* (p. 417–434). Der Autor bietet eine ausführliche Liste an und wendet sich dann zwei Ortsnamen zu, die arabischen Ursprungs sein dürften (p. 443–452): *Kinzica* (ar. *hinzīriyyah* ‘Hafen der Wildschweine’) und *Caligi* (ar. *halīg* ‘Golf, Kanal, Bucht’).

Die sechste Studie befaßt sich mit italienisch-arabischer Phonetik (p. 453–488): anhand des *Libro del Re Ruggero*, hg. von Amari/Schiaparelli, des sizilianischen Geographen Idrisi wird eines der Hauptprobleme aufgeworfen: die arabische Transkription lateinischer Ortsnamen. Pellegrini stellt eine Liste der Varianten zusammen, die bei der Wiedergabe von italienisch [s], [dz] und [ts] auftreten (p. 457–466). Umgekehrt wird das arabische *sīn* im Italienischen sehr häufig durch -z- wiedergegeben. Auch hierzu führt der Autor zahlreiche Beispiele an (p. 467–470). Es folgt ein Exkurs über den Übergang von arabisch [r] zu italienisch [l] (p. 479 ss.), die Veränderungen, die den arabischen Gruppen [bb], [hl], [lh] und [ql] im Italienischen widerfahren (p. 480–482) und ein Hinweis auf die Entstehung von *albicocco*, *bacucco* (p. 482–484) sowie den Populärnamen für die Stadt Agrigent, *Girgenti* (p. 484–488).

Ein kurzer Artikel behandelt, an siebter Stelle, die Etymologie von *ragazzo* (p. 489–502). Nach einem Abriß der umfangreichen Bibliographie zu diesem umstrittenen Thema (p. 490–494) entscheidet sich der Verfasser für das maghrebinische *raqqāṣ* ‘Bote’ als Etymon von *ragazzo* (p. 498), das sowohl bei Pedro de Alcalá als auch im *Vocabulista in arabico* in dieser Bedeutung auftritt.

Der achte Teil befaßt sich mit der Geschichte von *facchino* ‘Gepäckträger’ (p. 503–523). Der Autor gibt zunächst einen Überblick über die heute zumeist veralteten Arabismen, die Beamte oder Würdenträger bezeichnen (p. 503–509). Es folgt die Aufzählung der bisherigen Thesen zu *facchino* und eine umfangreiche Dokumentation (p. 511–519). Pellegrini spricht sich schließlich für ar. *faqīḥ* (p. 518–520) ‘Theologe, Jurist’ aus, ein Wort, das offenbar im christlichen Europa eine starke Pejorisierung erfahren haben muß, die auf das schwindende Ansehen der arabischen Zivilisation im 15. Jahrhundert zurückzuführen sein dürfte (p. 520–522).

Es folgen fünf etymologische Studien über die Arabismen *gàlica* (von ar. *halquah*) ‘Versteigerung’ (p. 525–528), *macaluffo* (von ar. *mahlūf*) ‘Vereidigter, Stellvertreter’ (p. 528–534), *zerbino* (von ar. *zirbīy*) ‘Strohmatte’ (p. 535–541), *bagarino* (von ar. *bāqqālin*) ‘Schieber, Aufkäufer’ (p. 543–548), *trabaccolo* (von ar. *tabaqah*) ‘mittelgroßes Schiff mit zwei oder drei Mastbäumen und viereckigen Segeln’ (p. 549–559).

Im dreizehnten Teil des Buches beschäftigt sich der Verfasser mit möglichen Spuren islamischer Eschatologie im Werk des italienischen Dichters Giacomo da Verona, *De Babilonia infernali* (p. 561–574). Im Vers 46 kommen als Hüter der Hölle «Trifon e Macometo, Barachin e Sathàn» vor (p. 562); in besagtem *Barachin* vermutet Pellegrini eine Variante von *al-burāq*, dem geflügelten Roß mit Menschengesicht, das Mohammed von Mekka nach Jerusalem und von dort aus in den Himmel trägt. Diese Episode der mohammedanischen Jenseitslehre ist im Westen nicht nur durch das *Libro della Scala* bekannt geworden, das Dante als Vorlage für das «*Paradiso*» gedient haben soll, sondern auch durch eine Reihe von Schriften, die mit der Polemik gegen den Islam im 13. und 14. Jahrhundert im Zusammenhang stehen (p. 565–567). Eine weitere Stelle des *De Babilonia infernali* findet auf diese Weise eine plausible Erklärung, Vers 106: «*fora per mei' la boca crudel fogo çamban*» (p. 567). Aus anderen Stellen geht hervor, daß *çamban* ‘höllisch, infernalisch’ bedeuten muß (p. 568–571). Das Etymon wäre im arabischen (*nār*) *az-zabāniya* ‘Höllenfeuer’ zu suchen, Plural zu *zibniya*, vom *Vocabulista in arabico* mit ‘*infernus*’ übersetzt (p. 572).

Im vierzehnten Teil des Buches zeichnet der Autor kurz die Geschichte der kulturellen Berührungs punkte zwischen Venedig und der arabischen Welt nach (p. 574–599): Bereits im 10. Jahrhundert findet sich *Bunduqīya* in verschiedenen arabischen Autoren (p. 579). Venedig hat eine wichtige Rolle als Vermittlerin von Arabismen gespielt, vor allem was Ausdrücke der Handlungssprache anbetrifft. So erklären sich u.a. *arsenale* und *facchino* (p. 581–583): Titel und Ämter, Rechte, Abgaben, Maße und Namen einzelner Produkte wurden aus dem Arabischen übernommen (p. 582–590). In diesen Zusammenhang gehört wahrscheinlich auch *marzapane* ‘Marzipan’. Ohne eine definitive Lösung anbieten zu können, tippt der Verfasser auf ein persisches Wort, das über das Arabische in den Westen gelangt ist (p. 590–599).

Im letzten Teil geht Pellegrini den Arabismen einer mehrsprachigen venezianischen Komödie nach, der *Zigana* des Artemio Giancarli, in der die Titelfigur «*lingua franca*» spricht und dabei ganze Sätze in Arabisch, wahrscheinlich ägyptischer Provenienz, von sich gibt (p. 601–634).

Der notgedrungen heterogene Charakter des Werkes wird ausgeglichen durch einen italienischen (p. 671 ss.) und arabischen (p. 739 ss.) Wortindex sowie ein separates Personenverzeichnis (p. 707 ss.).

*Albert von Brunn*



RIGO MIGNANI, *Un canzoniere italiano inedito del secolo XIV* (Beinecke Phillipps 8826), Firenze (Distr. Licosa – Commissionaria Sansoni) 1974, 175 p. (*Studia historica et philologica II. Sectio romanica 1*)

Questa edizione di Rigo Mignani inaugura la nuova collezione *Sectio romanica* (diretta da M. Picchio Simonelli) degli *Studia historica et philologica* II (a cura di R. Picchio). Il codice Phillipps 8826, conservato adesso alla Biblioteca Beinecke di Yale, comprende, oltre il canzoniere trecentesco, una copia del *Filostrato* del 1415, che il Mignani ha ovviamente trala-

sciato. La raccolta contiene 36 canzoni databili tra il 1327 e il 1369, di cui 25 inedite. Sedici opere sono anonime, le altre sono attribuibili a otto poeti: Fazio degli Uberti (9), Pietro de' Faitinelli (2), Ser Ciano del Borgo a S. Sepolcro (2), Giannozzo Sacchetti (1), Antonio Beccari (2), Iacopo Cecchi (1), Manettino da Firenze (1) e Francesco Petrarca (2: nn. 126 e 270).

Questo canzoniere presenta varie caratteristiche che lo distinguono da innumerevoli altre raccolte del Tre e del Quattrocento e che ne giustificano la pubblicazione: la sua antichità anzitutto, dato che la redazione della silloge è di pochi decenni posteriore alla composizione delle canzoni; la qualità delle fonti, poiché tutte le volte che è stato possibile collazionare il ms. con codici o stampe, il Phillipps ha potuto esser collocato molto alto nello stemma; il valore del copista che il Mignani considera «colto e pure non pronto a inventare»; la quantità e la qualità delle liriche inedite; la scelta delle canzoni, che pur rispecchiando i gusti dell'epoca (poesie amorose di maniera dantesca, componimenti sulla fortuna, la povertà e le virtù, liriche del Petrarca), fa apparire un interesse notevole per i temi politici (Pisa, Lucca, Lodovico il Bavaro, ecc.). Un'altra particolarità, seppure esterna alla raccolta, merita di essere menzionata: sono gli appunti del primo proprietario del codice (un prete ausiliario, probabilmente pisano) scritti tra il 1369 e il 1373.

In un capitolo introduttivo, intitolato *Composizione e tematica del codice*, il Mignani ha analizzato con molto acume tutti i dati del manoscritto e ne ha dedotto informazioni utilissime sulla datazione, sulla natura della raccolta e sulle sue particolarità linguistiche. Le conclusioni a cui è giunto sono espresse con molta prudenza e tutte le sue congetture sono quasi sempre basate su elementi sicuri e verificabili.

Ci pare tuttavia opportuno fare alcune osservazioni. La prima concerne la trascrizione degli appunti del proprietario del codice; il Mignani avrebbe potuto facilitare la comprensione del testo separando le parole secondo l'uso moderno, come ha fatto nelle canzoni. Per esempio, la frase: «Item ebbj da prete filippo suprascripto lodie di pasquadinatale fiorini...» sarebbe stata più chiara se fosse stata trascritta: «Item ebbj da prete filippo suprascripto lo die di pasqua di Natale fiorini...»; come pure sarebbe stata preferibile la trascrizione: «tovaglia j a mensa» a «tovaglia j amensa», ecc. Quanto al «tovaglone j [aliste?] [pse?]» che compare due volte (con questi segni diacritici che indicano l'incomprensione del testo), corrisponde probabilmente a «tovaglone j a liste perse», cioè: una grande tovaglia a righe scure. L'altra osservazione concerne l'analisi linguistica dell'opera. Trattandosi di canzoni d'origine eterogenea (dalla Valle padana a San Sepolcro), il Mignani ha rinunciato ad uno spoglio linguistico completo del canzoniere; è una decisione giudiziosa. Ma allora può sembrare poco logico dare l'elenco di tutte le parole in cui, per lo stesso fonema, esistono oscillazioni grafiche (per esempio: i lemmi in cui vengono usate le lettere o i digrammi *ci*, *ç*, *ct*, *s*, *ss*, *ti*, *x*, *z*, per esprimere il fonema /ts/). Se si ammette che il copista ha riprodotto le forme che trovava in componimenti di origine diverse, niente permette di considerare i testi omogenei per la grafia e eterogenei per le altre varianti linguistiche. D'altra parte, anche se si condivide coll'autore la certezza che in molti casi la grafia (latineggiante) non corrisponde alla pronuncia, ci pare arbitrario riunire le varie forme (non solo grafiche, ma anche linguistiche!) sotto il fonema corrispondente nella pronuncia fiorentina (come, per esempio, la doppia *s* di *altessa* – XXV, 53 – sotto il fonema /ts/, mentre corrispondeva probabilmente a /ss/ sia nella pronuncia ferrarese dell'autore Antonio Beccari che in quella pisana del copista).

Per il resto, dobbiamo riconoscere che le 36 canzoni sono pubblicate con molta perizia: ognuna di esse è preceduta da un'introduzione in cui viene indicata la struttura metrica, analizzato il contenuto dell'opera e proposta una datazione precisa. Ogni volta che è stato

possibile, alla fine del componimento il Mignani ha collazionato il codice con i manoscritti o le edizioni già note e ne ha determinata l'importanza nell'insieme della tradizione.

In conclusione, salvo le piccole restrizioni che abbiamo espresse, l'edizione del canzoniere Phillipps presenta un interesse notevole e ci si può augurare che questa nuova collezione ci faccia conoscere altri codici inediti, pubblicati e analizzati con altrettanta cura.

*Jean-Jacques Marchand*



GIOVANNI BOCCACCIO, *Il Corbaccio*. Introduzione, testo critico e note a cura di TAUNO NURMELA, Helsinki (Suomalaisen Tiedeakatemia) 1968, 199 p. (*Suomalaisen Tiedeakatemian Toimituksia: Annales Academiae Scientiarum Fennicae, sarja/ser. B/146*).

Von Federigo Morellis Pariser Edition (1569) bis zur Ausgabe Nicola Bruscolis in den *Scrittori d'Italia* (1940) ist Boccaccios *Corbaccio* nach der beinahe legendären Handschrift *Mannelli* publiziert worden, die Giovan-Battista Gelli im *Ragionamento infra M. Cosimo Bartoli e G. B. Gelli sopra la difficoltà di mettere in regole la nostra lingua* (1551) als direkte und eigenhändig von Boccaccio korrigierte Kopie des Originals bezeichnet hatte (cf. *SFI* 8 [1950], 68, N 62), und die, was das andere Werk des *Decameron* betrifft, sowohl 1573 von den Deputierten zur *Rassettaura* wie 1582 von Lionardo Salviati als die absolut beste Überlieferung angesehen wurde: Urteil, das seither in mancher Hinsicht modifiziert und speziell im Verhältnis zum *Berinese* (*Hamiltoniano* 90) relativiert wurde, ohne daß aber eine grundlegende Entwertung eingetreten wäre. Für den *Corbaccio* hat Bruscoli die traditionelle Einschätzung seinerseits nicht nur bestätigt; er hat sich konsequenterweise auch bemüht, den eigenen Text noch mehr an *Mannelli* anzunähern, als es bei seinen Vorgängern der Fall war (cf. p. 296 der *Scrittori d'Italia* seine Bemerkung, die meisten Herausgeber hätten wenig Profit aus dem Manuskript gezogen, weil sie es nicht genügend konsultiert, sondern einfach frühere Ausgaben, mit entsprechender Übernahme von Änderungen und Fehlern, kompultiert hätten).

1949 hat Nurmela die Edition Bruscolis einer Überprüfung unterzogen, die ihrerseits schwere textkritische Unstimmigkeiten zu Tag brachte; ab 1951 unternahm er weitere Arbeiten, die nun zu zwei von Bruscoli vollständig verschiedenen Ausgaben des *Corbaccio* geführt haben: derjenigen Pier Giorgio Riccis in der *Letteratura italiana: Storia e testi* (vol. 9, Giovanni Boccaccio, *Opere in versi, Corbaccio, Trattatello in laude di Dante, Prose latine, Epistole*, Milano-Napoli 1965), die auf fünf Manuskripten (*L<sup>3</sup>, FR<sup>4</sup>, F<sup>4</sup>, F<sup>5</sup>, F<sup>12</sup>*) unter Ausschluß von *Mannelli* beruht, und die hier besprochene eigene Ausgabe Nurmelas, die unter 71 kritisch bewerteten Manuskripten den Codex *Vo* (*Cod. Ottoboniano lat. 1486*, Vatikan, 14. Jahrhundert) zur Grundlage nimmt und zusätzlich alle Varianten von *Ba*, *L<sup>3</sup>*, *F<sup>4</sup>*, *Vz* und *L* (*Mannelli!*) verzeichnet. Aus beiden Ausgaben weggefallen sind *L<sup>1</sup>* und *L<sup>2</sup>*, die Bruscoli seinerzeit noch beigezogen hatte, während Ricci und Nurmela also in *L<sup>3</sup>* (*Laurenziano Cod. Pluteo XLII, 34*, 14. Jahrhundert) und *F<sup>4</sup>* (*Biblioteca nazionale Cod. II II 38*, 15. Jahrhundert)<sup>1</sup> sich treffen. Die wichtigste textkritische Literatur zum Problem sind neben der *Nota al testo* unserer Ausgabe (p. 22–28) Nurmela, *Manuscrits et éditions du Corbaccio de Boccace*, NM 54 (1953), 102–134; V. Branca, *Tradizione delle opere di Giovanni Boccaccio*, Roma 1958; P. G. Ricci, *Studi sulle opere latine e volgari del Boccaccio*, Rinascimento 13

<sup>1</sup> Laut RICCI; bei NURMELA (p. 24) irrtümlich: sec. XVI [!] (1397) [!].

(1962), 20–29 (zum Teil wieder aufgenommen in seiner Edition, p. 1269–71), und nochmals Nurmela, *Etudes critiques sur le texte du «Corbaccio» de Boccace, Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki* 25 (1963), 1–53.

Nurmelas quellenkritische Vergleiche führen dahin, daß zwei Handschriftengruppen unterschieden werden müssen, die Gruppe  $\alpha$  mit sieben Codices (worunter *Mannelli*), und  $\beta$  mit 56 (worunter die von Ricci und alle übrigen von Nurmela beigezogenen). Acht weitere Codices lassen sich nicht einordnen. Anders als im Fall des *Decameron* würden die beiden Gruppen nicht verschiedenen Versionen Boccaccios selbst entsprechen; wenn Nurmela noch 1953 annahm, der Prototyp der Gruppe  $\alpha$  könne das Original Boccaccios gewesen sein, hat er damit seine Auffassung extrem geändert; Mannellis Ruf als «huomo di grandissima dottrina e interprete di molti lochi oscuri» (Claricio 1520) genügt ihm jetzt, um Modifikationen zu erklären, für die Ricci auf die Hand des Autors greifen möchte, der «rivedendo la propria opera, corregge anche là dove nessuno altro si sognerebbe di correggere». Kurz, der Codex *Mannelli* bleibt wohl der beste aus der Gruppe  $\alpha$ , beruht aber selbst auf einer viel schlechteren Texttradition als  $\beta$ . Die Auswahl des besten Codex *Vo* der Gruppe  $\beta$  entspricht sodann der geringen Zahl von ihm aufgewiesenen partikulären Fehler – 35 bei einem Minimum von 19 (*L<sup>3</sup>*) und einem Maximum von 375; cf. *Ba* 20, *Vz* 28, *F<sup>4</sup>* 36, *F<sup>5</sup>* 58, *FR<sup>4</sup>* 62, *F<sup>12</sup>* 88 –, dem frühen Datum, sowie der sprachlichen wie graphischen Entsprechung zum Florentinischen Boccaccios. In der Gruppe selbst stehen *Vo* und *L<sup>3</sup>* gegen *Ba*; und diese drei gemeinsam gegen *Vz* und *F<sup>4</sup>*, so daß im weiteren Kontrast zu  $\alpha$  sicher von einer gut differenzierten textlichen Basis der Edition zu sprechen ist.

Inhalt und Datierung des Werkes sind in der *Introduzione* (p. 7–21) besprochen: hervorzuheben ist, daß Nurmela – wiederum anders als Ricci, aber gestützt auf die Autorität Vittore Brancas (in: Boccaccio, *Tutte le opere* 1, 1967, Profilo biografico, p. 140 – Padoans Vorschlag einer Verlegung des Datums von 1345 auf 1366 statt gibt: *Corbaccio* 179 «fuori delle fasce già sono degli anni quaranta e già son venticinque cominciatoli a conoscere» bezieht sich nach dieser Interpretation nicht auf des Dichters Jahre [1313 + fasce: 1 + 40] und Welterfahrungheit [Neapel 1329 + 25], sondern auf die «costumi» der letzten Aera der Welt [1300 + fasce: 1 + 40 + 25]).

Der Editiontext (p. 39–144) ist nach Sätzen aufgegliedert und gezählt, der kritische Apparat läuft mit; *Note esplicative e critiche* (p. 145–87) erklären semantische und syntaktische Schwierigkeiten, verweisen aber in willkommener Art auch auf sprach-, stil- und motivgeschichtliche Zusammenhänge und erläutern Fragen der Texterstellung. Wenn die Interpretationen (wie auch die des exakten Stellenwerts Mannellis zu Boccaccio oder der Datierung) nach dieser Ausgabe auch weiterhin in der subjektiven Einschätzung mehr oder weniger Beifall finden werden, ist doch sicher, daß für jegliches Studium und für die philologische Benutzung nun in Nurmelas *Corbaccio* ein ausgezeichnetes Instrument zur Verfügung steht.

Rudolf Engler



JEAN-JACQUES MARCHAND, *Niccolò Machiavelli. I primi scritti politici (1499–1512). Nascita di un pensiero e di uno stile*, Padova (Antenore) 1975, 542 p. (*Medioevo e Umanesimo*, 23).

Fredi Chiappelli, früher Ordinarius für italienische Sprache und Literatur an der Universität Lausanne, veröffentlichte 1952 einen ersten Studienbericht über die Sprache Machiavellis,

aufgrund des *Principe*. 1969 erschienen bei Le Monnier in Florenz die *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli* desselben Verfassers, in denen die Schriften der drei ersten Tätigkeitsjahre des Florentiner Kanzlers untersucht wurden. Seit Chiappellis Wegzug an die Universität Los Angeles arbeitete in Lausanne eine Gruppe von Studenten weiter. Als Frucht dieser Tätigkeit ist kürzlich J. J. Marchands umfangreiche Studie erschienen.

Sie enthält eine Rekonstruktion von Machiavellis Aktivitäten und Überlegungen während dessen Kanzlerzeit (1499–1512), um die Grundlagen für die späteren großen Werke zu erforschen und seine Persönlichkeit zu durchleuchten. Marchand studiert vor allem Machiavellis politische Schriften, da diese für Machiavellis Stil und Persönlichkeit weit mehr aussagen als seine Korrespondenz, die *Decennali*, die Gesandschaftsschreiben und die *Scritti di governo*.

Im ersten Teil seiner Arbeit analysiert Marchand jeden der 18 Texte einzeln, um deren Bedeutung, Inhalt und stilistischen Wert herauszuheben. In der *Nota storica* wird jeweils der politische, militärische und soziale Kontext definiert, in dem die Schrift entstand. Exakte philologische Anmerkungen über die Handschriften und die Datierung runden das Bild ab, wobei viele Präzisierungen und Korrekturen vorgeschlagen werden.

Nach Möglichkeit wird die Entwicklung von Machiavellis politischem Denken von einer Redaktion des Textes zur andern aufgezeigt (z. B. beim *Rapporto di cose della Magna* oder *L'ordinanza de' cavalli*). Im Fragment *Discorso sopra Pisa* (Ende Mai 1499) finden wir erstmals eine Ausweitung der Betrachtung des Falles Pisa. Machiavelli sieht nicht nur eine einzige mögliche Lösung, sondern beurteilt alle theoretisch möglichen Fälle. Er beschreitet nicht nur den real gegebenen Weg, sondern nimmt die Gesamtheit des Problems unter die Lupe (Wiedereroberung einer Stadt), geht die möglichen Mittel und ihre Anwendung durch («Liebe» und Gewalt) und gelangt so zur realen Situation. Allerdings verwechselt er in diesem Falle noch häufig Theorie und Praxis, was zum Teil zu hybriden und paradoxen Schlüssen führt. Hier kommt auch erstmals die künstlich erschaffene, für Machiavellis Denken typische Antithese zwischen Güte und Gewalt vor.

Im Abschnitt über den *Discursus de pace in imperatorem et regem* rekonstruiert Marchand einen möglichen Aufbau des in großen Teilen verlorengegangenen Exposés. In diesem Textfragment finden sich erstmals Überlegungen zu den Strukturen eines modernen Staates (Beispiel: Frankreich; negatives Beispiel: das Deutsche Reich): Konzentration der Macht; Beziehungen zu den Untergebenen; Milizheer.

Im *De natura Gallorum* tritt Machiavelli, der Leser und diplomatische Gesandte, auch als Denker auf, welcher nicht nur die Gründe der Ereignisse erforscht, sondern auch die Regeln, mit denen politische Aktionen vorhergesehen werden können. Mittel hiezu sind die Grundsätze eines Volkes, die aus den Wiederholungen gewisser Ereignisse abgeleitet werden können.

Den Strukturen der Sätze, des Vokabulars und der Syntax widmet Marchand in der stilistischen Analyse besondere Beachtung; ebenso der Entwicklung, der Vervollkommenung und Diversifikation der disjunktiven und dilemmatischen Struktur (cf. *Del modo di trattare...*, wo auch fiktiver Dialog, Iteration und Vertechnisierung des Vokabulars auffallen), den stilistischen Varianten verschiedener Entwürfe desselben Textes.

So bleibt zum Beispiel Machiavellis extrem rigorose, dilemmatische Denkweise nicht ohne Folgen für seinen Stil: Der Aufbau des *Del modo di trattare...* – einer frühen Schrift – ist zwar überaus klar, doch sein Stil mangelt an Substanz: Er wirkt sehr schematisch.

Den Übergang vom Kanzleistil zur Oratorik kann man gut in den *Parole da dirle...* verfolgen, wo Iteration, häufiger Gebrauch des Imperativs, dann dialogische Strukturen und paternalistische Ermahnungen auftauchen.

In *La cagione dell'ordinanza...* liefert uns Machiavelli ein seltenes Beispiel der captatio benevolentiae: In Sprache und Überlegungsweise nähert er sich seinem Zielpublikum, der Florentiner Oberschicht, derart an, daß er sogar Maximen einflicht, die seinen Grundsätzen zuwiderlaufen. Hier wird die dilemmatische Struktur vervollständigt und sogar ausgebaut.

Im *Rapporto di cose della Magna* entsprechend drei verschiedene Satztypen dem dreiteiligen Inhalt: Dort, wo Machiavelli einen historischen Überblick gibt, ist die Satzkonstruktion linear. Im zweiten Teil schlägt Machiavelli vor, das Problem aufgrund der Erfahrungen seiner diplomatischen Mission in Deutschland zu lösen: Hier ist das *io* dem *gli altri* dialogisch entgegengestellt. Distributiv-analytisch ist hingegen der letzte Teil aufgebaut, wo die Ursachen für die Niederlage des Kaisers gesucht werden.

Im zweiten Teil seines Werkes, *Studio diacronico* überschrieben, arbeitet Marchand einerseits die einzelnen Phasen der Überlegungen Machiavellis zu den Problemen der Toskana (Verhältnis Herrscher-Untertanen, Anwendung von Gewalt oder Milde, Lehrwert der Geschichte, Beziehungen zum Ausland und ihre Unzuverlässigkeit, Kritik an der offiziellen Florentiner Politik), der militärischen Bewaffnung (Miliz) und des Auslandes (die Gestalt des Herrschers; seine Regierungsmittel wie Klugheit, Gewalt, List, Heimlichkeit; Ausschaltung von Zwischengewalten) heraus, andererseits die Entwicklung von Machiavellis Philosophie vom Augenblick des ersten Kontaktes mit der Kanzleiwerl (1499) zur ersten allzu theoretischen Formulierung einer Wissenschaft der Politik (1503, in den *Parole da dirle...*), über die Krise in seinem Glauben an Regeln der Politik (1506; verursacht durch das widersprüchliche Benehmen Cesare Borgias und durch die Feldzüge Julius II. in Mittel- und Oberitalien) bis zu den wichtigen Überlegungen über die Bewaffnung (*Ritracto delle cose della Magna*) und die Strukturen des Staatswesens (1512; *Ritracto di cose di Francia* und als Gegenbeispiel *Ritracto delle cose della Magna*).

Der Anhang enthält eine kritische Ausgabe der studierten Texte, die nach und nach seit dem 16. Jh. einzeln und nicht immer zuverlässig ediert wurden.

Marchands Verdienst ist es, die Entwürfe für vier Schriften wiedergefunden zu haben, die ebenfalls in seinem Band enthalten sind.

Marchands Arbeit ist eine vorbildliche Studie für die Datierung der einzelnen Schriften, für die Entwicklung der politischen Philosophie, die Bildung von Machiavellis Stil. Beispieldhaft sind die Akribie beim Erfassen der Texte und die Kenntnisse der Zusammenhänge, was dieses Werk zu einem Exempel umfassender philologischer und historischer Textinterpretation macht.

*Guido Beretta*



*Inventario dei Toponimi Valtellinesi e Valchiavennaschi*. Fasc. 1: *Territorio comunale di Rogolo*, a cura di IRMA RUFFONI ved. PEDRINI e ADRIANA CAZZOLA PEREGALLI, presentazione di RENZO SERTOLI SALIS, s. I. 1971; fasc. 2: *Territorio comunale di Isolato*, a cura di GIOVANNI DE SIMONI, s. I. 1971; fasc. 3: *Territorio comunale di Talamona*, a cura di PALMIRA GUSMEROLI DUCA, s. I. 1971; fasc. 4: *Territorio comunale di Mazzo*, a cura di EDGARDO FOPPOLI e RITA TRINCA, s. I. 1973; fasc. 5: *Territorio comunale di Andalo*, a cura di IRMA RUFFONI ved. PEDRINI e AURELIA DELL'OCA, s. I. 1974; fasc. 6: *Territorio comunale di Livigno*, a cura di GIOVANNI DE SIMONI, s. I. 1974; fasc. 7: *Territorio comunale di Chiavenna*, a cura di LUIGI FESTORAZZI, GUIDO SCARAMELLINI e WANDA GSCHWIND GUANELLA, s. I. 1975; fasc. 8: *Territorio comunale di Chiesa in Valmalenco*, a cura di ANNIBALE MASA

e GIOVANNI DE SIMONI, s. 1. 1976; fasc. 9: *Territorio comunale di Mese*, a cura di MARINO BALATTI, s. 1. 1977.

Unter diesem Titel erschienen unter dem Patronat der Società Storica Valtellinese seit 1971 in loser Zeitfolge neun Orts- und Flurnameninventare für ebensoviele Gemeinden der Provincia di Sondrio, nämlich 1. Rogolo, 2. Isolato, 3. Talamona, 4. Mazzo, 5. Andalo, 6. Livigno, 7. Chiavenna, 8. Chiesa in Valmalenco, 9. Mese. Angeregt wurde diese Bestandesaufnahme im Jahre 1966 durch den Präsidenten der Società Storica, Prof. Renzo Sertoli Salis, dem wir einen ersten Beitrag zur Toponomastik des Veltlins verdanken<sup>1</sup> und durch Dr. Giovanni De Simoni. Die Leitung des Unternehmens übernahm der in Mailand lebende Letztgenannte, der auch die Richtlinien für die Inventarisation schrieb und selber die Namen der Gemeinden Isolato und Livigno sammelte und herausgab; für Chiesa in Valmalenco zeichnet er als Mitverfasser. Der Leiter scheint offenbar bestrebt zu sein, für jede Gemeinde eigene mit den örtlichen Verhältnissen vertraute Bearbeiter zu finden. Liegt ein Manuskript fertig vor, so wird es ohne Rücksicht auf eine den Fortgang der Publikation nur hemmende geographische Reihenfolge gedruckt. Daher die Sprünge z.B. von Isolato nach Livigno, von Chiavenna nach Chiesa in Valmalenco usw.

Unter der Überschrift «Salvare i Toponimi» skizziert R. S. Salis im ersten Heft die Vorgeschichte und das Ziel des Unternehmens. Man will zunächst durch eine systematische Bestandesaufnahme den lebenden Namenschatz der Vergessenheit entreißen, die Namen vor willkürlichen Veränderungen bewahren, irrtümliche Namendeutungen und Umsetzungen in «hochsprachliche» Schreibformen rektifizieren. Die eigentliche wissenschaftliche Bearbeitung (Etymologie usw.) bleibt einstweilen ausgeklammert. Sie setzt eine zweite Phase der Sammelarbeit, jene der urkundlichen Formen aus den Beständen der verschiedensten Archive, voraus. In einem Zwischenbericht *Inventario Toponomastico. Stato d'avanzamento dei lavori* im *Bollettino della Società Storica Valtellinese* (26 [1973]) verweist De Simoni ausdrücklich auf diese bevorstehende Archivarbeit. Sie soll «con univoci criteri fissati da una nominanda Commissione di Soci esperti» erfolgen.

Im ersten Heft ist eine «Istruzione per un inventario dei nomi di luogo» veröffentlicht, welche als Wegleitung für die Bearbeitung weiterer Hefte und als Orientierung z.H. der Leser verstanden sein will. Den Richtlinien für die Sammelarbeit im Gelände folgen eine Übersicht über die zu verwendenden diakritischen Zeichen für die Notierung der Mundartform, dann ein Verzeichnis der für die nähere Beschreibung der Örtlichkeiten zu verwendenden Vokabeln für topographische Begriffe und schließlich weitere nützliche Ratschläge. In den späteren Heften Nr. 2–9 wird die Liste der diakritischen Zeichen jeweils wiederholt. Hinzu kommen gelegentlich Angaben über Besonderheiten der Ortsmundart, ferner kurzgefaßte Orientierungen über Geographie und Geschichte, so z.B. für Livigno und Chiesa in Valmalenco.

Die Namenlisten sind alphabetisch geordnet, wobei für zusammengesetzte Namen zahlreiche Verweise eingebaut sind, z.B. im Heft von Livigno *Arnéira v. Punt de l-*, *Alpét v. Rin di* – usw. Die Angaben über die Lage, Bodenbeschaffenheit, Nutzungsart usw. sind nicht wie im *Rätsischen Namenbuch*, Bd. 1, auf ein Minimum reduziert, sondern umfassen in den Verzeichnissen von Livigno und Chiesa in Valmalenco im Durchschnitt 5–6 Zeilen, was unbedingt als Fortschritt zu werten ist. Trotzdem die Sammlung des urkundlichen Namensmaterials vorläufig zurückgestellt ist, werden gelegentlich doch alte Formen geboten, so für *Furbeséna*, urk. 1544 *Forvexina* (*Chiesa*, p. 62), für *Sgèri*, urk. 1516 *ad Gleras* (*ib.* p. 111).

<sup>1</sup> R. S. SALIS, *I principali toponimi in Valtellina e Valchiavenna*, Milano 1955.

Manchmal werden auch historische und geographische Hinweise gegeben. Die bisher publizierten Hefte und das angezeigte im Druck befindliche Heft für Villa di Chiavenna enthalten rund 10400 Namen. Mit recht bemerkt De Simoni, diese stattliche Zahl erlaube bereits wertvolle Einblicke in das Wesen der Toponomastik der Provinz Sondrio. Mit dieser Feststellung tröstet er sich ein wenig über den langsamem Fortgang des Werkes hinweg, dessen Vollendung noch in weiter Ferne liegt. Unter den 11 Autoren der bisher erschienenen Hefte figurieren 5 Frauen, wohl meist Lehrerinnen.

Das werdende Werk muß auch die schweizerische Ortsnamenforschung interessieren. Für die weitere Aufhellung bündnerischer Namen z. B. verspricht dieses Inventario zweifellos mancherlei: Den Namen *Cavlocchio* für eine Alp mit See südlich von Maloja erklärte das *Rätische Namenbuch* mit G. A. Stampa (*Bergell* § 66) gestützt auf die urkundliche Form *Kofflocc* vom Jahre 1566 als Ableitung von \*CUBULUM (*REW* 2355a), ohne sich durch das problematische *a* aus vortonigem *u* beirren zu lassen. Diese Etymologie wird aber durch die Existenz eines *Cavalocc* in Valmalenco erschüttert, zu dem De Simoni (*Chiesa*, p. 37) schreibt: «Qui l'antica mulattiera del Muretto valicava il Mallero su un *caballutum* o ponticello di travi». Damit wird unsere Deutung von *Cavlocchio* zum Mindesten «verunsichert». Die zerfallene Fischerhütte *Chamanna dal Parüsch* am Silsersee stellte das *RN II*, 780 «entweder zu lombardisch *parüsc* 'paluccio, pezzetto di legno' oder zum ital. PN *Parruccio*». Der Entscheid zugunsten letzterer Deutung wird nun Dank der Tatsache ermöglicht, daß ein gewisser Andrea Lenatti aus der Valmalenco, dessen Familie unter dem Übernamen «i Parüsc» bekannt war, als Pächter der Fischerei im Silsersee die Hütte besaß (Heft *Chiesa*, p. 35). Eine systematische Vergleichung der bisher erschienenen Hefte des *Inventario* mit den Verzeichnissen des *Rätischen Namenbuches* würde zweifellos weitere ähnliche Fälle aufdecken.

Andrea Schorta



ARNOLD SPESCHA, *Wind und Wetter. Die meteorologischen Erscheinungen im Wortschatz einer Bündner Gemeinde (Pigniu/Panix)*, Diss. Zürich. Chur 1973, 287 p.

Die Aufgabe, die sich Arnold Spescha in seiner Dissertation gestellt hat, ist vorzüglich geeignet, Reichtum und Differenziertheit einer bergbäuerlichen Mundart sichtbar zu machen (cf. z. B. die Ausdrücke für 'leicht regnen' p. 136s.).

Der Autor bedient sich in seiner Präsentierung des Materials im wesentlichen des Hallig/Wartburg'schen Begriffssystems, erreicht jedoch eine zusätzliche Durchdringung seines Stoffes, indem er die Wortfeldtheorie und die Erkenntnisse neuerer Semantikforschung bezieht.

Das Buch ist in drei Hauptteile gegliedert. In einer Einleitung (I, p. 9–18) umreißt Spescha sein Arbeitsziel, erläutert sein Vorgehen bei der Materialsammlung und stellt in einem kurzen geschichtlichen Abriß sein Heimatdorf Panix dar, dessen sprachliche Bewältigung des Phänomens «Wetter» im folgenden beschrieben wird («Wortschatz» im Untertitel ist eigentlich zu eng gefaßt für das, was tatsächlich behandelt wird).

Ein zweiter Hauptteil, «Deskriptive Semantik» (II, p. 19–85), setzt sich theoretisch, aber immer in Hinblick auf das spezifische Thema, mit den Möglichkeiten, Sprache deskriptiv zu erfassen, auseinander. Der Autor hat dazu eine imponierende Menge von Literatur durchgearbeitet. Er untermauert denn auch jede eigene Aussage mit Zitaten, ja, oft sind es

die Zitate selbst, in denen der nächste Gedankenschritt formuliert wird. Das ist einerseits ein bescheidenes und ehrliches Vorgehen, auf der andern Seite erschwert die Häufung von Zitaten, die ihrerseits aus ganz verschiedenen Zusammenhängen herausgelöst sind, die Lektüre erheblich. Dazu kommt, daß zuweilen unvereinbare Aussagen nebeneinander stehen bleiben. So wird p. 25, mit Berufung auf Guiraud und Mounin, festgehalten: «Das Wort allein besitzt also bereits einen Inhalt. Der Kontext liefert nicht die ganze Definition eines Wortes». Dagegen steht p. 28, als Konklusion des ganzen Kapitels, eine Aussage von Korn mit gegenteiliger Tendenz: «... daß die isolierte Wortbedeutung etwas Abstrahiertes, eine Fiktion der Lexikographen ist».

Das Hauptverdienst der Arbeit liegt zweifellos in der Darstellung, und zwar einer sehr differenzierten Darstellung, eines Materials, das ein besonders dafür prädestinierter Sammler zusammengetragen hat. Spescha ist selbst Angehöriger der Sprachgemeinschaft, deren Ausdrücke für Meteorologisches er untersucht, dazu ist er ein ausgebildeter Romanist. Sein Sprachgefühl für den heimischen Dialekt ist unvergleichlich viel zuverlässiger, als es das eines auswärtigen Forschers je sein könnte. Es befähigt ihn zu sicherer Erfassung sprachlicher Nuancen, was z.B. im Abschnitt über den Wert gewisser Suffixe (-ada, -em, p. 95 ss.) zum Ausdruck kommt.

Im zentralen dritten Hauptteil, «Darstellung des Materials» (III, p. 86–274), wird zunächst schematisch die Gliederung vorweggenommen, dann folgt entsprechend die Ausbreitung des Materials. Praktisch für den Benutzer wären hier Seitenverweise von der Gliederung auf den Materialteil gewesen, umso mehr, als ein Wortregister fehlt. Ferner hätten dem Leser, der des Surselvischen nicht mächtig ist, wörtliche Übersetzungen der Beispiele einen guten Dienst geleistet. Die Bauernregeln hätte man durch einen Vermerk als solche kennzeichnen können. Diese Einwände und Anregungen schmälern jedoch das Verdienst des Werkes, das einen willkommenen Beitrag zur Erforschung der rätoromanischen Sprache darstellt, in keiner Weise.

*Ricarda Liver*



FRANÇOIS DE LA CHAUSSÉE, *Initiation à la phonétique historique de l'ancien français*, Paris (Klincksieck) 1974, 232 p. (BFR D/7).

Ce manuel s'adresse aux étudiants, tant de Lettres modernes que de Lettres classiques et se propose de les aider à parfaire leur connaissance du français. «C'est dire assez qu'on n'a pas la prétention d'exposer une doctrine linguistique, pas même quelque vue nouvelle sur le fonctionnement du langage. Si l'on nous objecte que cet ouvrage est de seconde main, nous en convenons bien volontiers» (p. 7). Les publications du Centre de philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg et particulièrement de Georges Straka, dans une mesure moindre celles de J. Séguay et de V. Väänänen, fournissent l'essentiel de la matière. L'auteur a écrit cette *Initiation* pour combler une lacune: les revues spécialisées s'adressant à des lecteurs informés, non à des débutants et offrant une information dispersée, et d'autre part, l'ancien français et sa phonétique historique étant la «bête noire» des étudiants. Cet ouvrage «se propose donc avant tout de 'démystifier' la phonétique historique, de faire constater qu'il ne s'agit nullement d'une poussière de cas particuliers irréductibles les uns aux autres, encore moins d'une algèbre ésotérique à l'usage de quelques grands initiés, mais de phénomènes organiques régis par un nombre restreint de lois relativement simples» (p. 8).

Les buts pédagogiques entrevus par l'auteur sont-ils atteints ? Je ne pense pas que le résultat soit tout à fait satisfaisant. Si la première partie (*Notions de phonétique générale*) est fort utile et rend d'indéniables services, la seconde (*Changements phonétiques*) est plus confuse et le débutant suivra avec difficulté l'exposé «en raccourci» des remarquables travaux de G. Straka. L'étude diachronique du latin vulgaire à l'ancien français de la dernière partie, en revanche, remplacera avantageusement les publications vulgarisatrices précédentes. La rédaction d'une telle initiation à la phonétique historique de l'ancien français n'est certes pas une sinécure ; il est ardu de trouver une voie moyenne entre les embûches d'une simplification excessive et l'abus de détails déroutants pour l'étudiant qui débute.

L'ouvrage se divise en trois parties : a) *Notions de phonétique générale appliquées au français* (Phonétique et phonologie, sons du langage, classement articulatoire des phonèmes, entrave) ; b) *Les changements phonétiques* (Sonorisations et spirantisations, palatalisation des consonnes, affaiblissements et renforcements articulatoires, dilation, nasalisations) ; c) *Diachronie, du latin vulgaire à l'ancien français* (Exposé chronologique des phénomènes évolutifs qui ont affecté le phonétisme du latin vulgaire jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle). Un index des étymons et des mots français facilite la consultation. Les références (par ex. T.L.L.) sont incomplètes et trop obscures pour un débutant ; une bibliographie, même succincte, fait défaut. Même s'il ne remplit pas complètement son rôle, ce manuel reste utile à consulter pour une première approche.

Marie-Claire Gérard-Zai



*Approaches to Medieval Romance, Yale French Studies 51* (1974), 252 p.

Ce numéro spécial est entièrement consacré au roman des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Tous les articles sont en anglais, originairement ou traduits ; on peut regretter que l'on ait préféré un texte qui sent la traduction littérale plutôt que l'élégance de la prose française d'un Pierre Gallais ou d'un Jean-Charles Payen...

Dans son *Introduction* (p. 3–11), l'éditeur responsable, Peter Haidu, présente brièvement les quinze contributions qui ont toutes, comme point de départ, le roman médiéval ; elles sont divisées en cinq chapitres, assez aléatoires : a) *Status of the Text*, b) *Texts and other Series*, c) *Typologies and Techniques*, d) *Meaning as Structure*, e) *Translocations*. L'approche des textes médiévaux est fort différente, le cheminement méthodologique des auteurs souvent éloigné ; délibérément, on a évité les questions des sources et de l'établissement de texte, on a voulu concentrer les efforts sur une approche purement «littéraire» des romans des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

Dans le premier article, W. T. H. Jackson, *The Nature of Romance* (p. 12–25) attentif à la technique d'analyse sémiologique, met l'accent sur l'irréalité du roman et sur l'éloignement et la suppression d'un rapport social immédiat. La grandeur de Chrétien de Troyes ne consiste pas à avoir écrit un «roman parfait», mais à montrer que ce dernier a développé une série de règles propres, que son existence est littéraire et indépendante dans une vie irréelle, qui possède ses conventions et ses desseins propres.

Marie-Louise Ollier, *The Author in the Text: The Prologues of Chrétien de Troyes* (p. 26–41), dans un article déjà présenté, sous une forme légèrement modifiée, à la «Medieval Studies Conference» de West Michigan University, le 1er mai 1972, souligne l'importance de saisir le texte dans sa totalité et examine le syntagme *antante* (*avoir, doner antante a, antancion*) de l'auteur, en l'occurrence Chrétien de Troyes, dans *Yvain*.

Jean Batany, «*Home and Rome*», *A Device in Epic and Romance: «Le Couronnement de Louis» and «Ille et Galeron»* (p. 42–60) donne une analyse structuraliste détaillée et convaincante de deux œuvres (épopée et roman), dont les implications dépassent largement la sphère de la littérature.

R. Howard Bloch, *Tristan, the Myth of the State and the Language of the Self* (p. 61–81). A travers l'examen du comportement du roi Marc se pose le problème de la position de Tristan dans un monde féodal en question, dans lequel le concept de justice évolue. *Tristan* devient «the novel of countless partial half-truths» (p. 81).

Robert W. Hanning, «*Engin*» in *Twelfth-Century Romance: an Examination of the «Roman d'Enéas» and Hue de Rotelande's «Ipomedon»* (p. 82–101). Etude du concept *engin*, et de ses valeurs particulières, dans deux romans narratifs du XII<sup>e</sup> siècle.

Peter F. Dembowski, *Monologue, Author's Monologue and Related Problems in the Romances of Chrétien de Troyes* (p. 102–114). Il examine la «présence» d'un auteur dans son œuvre: dans le roman, l'auteur assume son rôle comme narrateur, orateur, poète lyrique, commentateur ou sage, selon les exigences de son art.

Pierre Gallais, *Hexagonal and Spiral Structure in Medieval Narrative* (p. 115–132). Dans son analyse de la structure narrative médiévale, P. Gallais conclut que si le récit est l'image de la vie, celui-ci ne correspond pas au Carré d'Apulée, mais à l'Hexagone de Robert Blanché. Il applique à *Erec et Enide* le schéma de la «spirale» qui se développe et se déroule.

Peter Haidu, *Narrativity and Language in Some XIIth Century Romances* (p. 133–146). L'approche de P. Haidu insiste sur l'hétérogénéité de deux éléments constitutifs du roman: «événementialité» narrative et langue, et il propose deux textes de Chrétien de Troyes comme modèles d'analyse: *Yvain* et *Erec et Enide*, confrontés au *Bel Inconnu*, à *Floire et Blanchefleur* et à *Ille et Galeron*.

Douglas Kelly, «*Matiere*» and «*genera dicendi*» in *Medieval Romance* (p. 147–159) étudie un problème d'interprétation: l'usage et les connotations de *merveille* dans le roman médiéval.

Norris J. Lacy, *Spatial Form in Medieval Romance* (p. 160–169) établit la supériorité du fait analogique sur le fait temporel et causal dans le roman du Moyen Age (*Roman de la Violette*, *Lancelot*, etc.) et par conséquence de l'unité du genre («*generic unity*») sur l'unité organique («*organic unity*»).

Jean-Charles Payen, *A Semiological Study of Guillaume de Lorris* (p. 170–184) expose la difficulté de doter les genres littéraires médiévaux de définitions rigoureuses, selon une logique cartésienne, mais il faut mettre au crédit des œuvres du Moyen Age «that they reveal a procedure which, poetically, is more efficient» (p. 184).

Paul Zumthor, *Narrative and Anti-Narrative: «Le Roman de la Rose»* (p. 185–204). Il fait apparaître que l'allégorie, comme mode de structure, non seulement confirme les différences idéologiques entre Jean de Meun et son continuateur, mais montre que le premier use d'un procédé inverse de celui de Guillaume de Lorris.

Hans Ulrich Gumbrecht, *Literary Translation and its Social Conditioning in the Middle Ages: Four Spanish Romance Texts of the 13th Century* (p. 205–222). Cet article est le résultat de l'élaboration méthologique du matériel historique préparé pour le chapitre *Die Rezeption lateinischer und französischer Romanstoffe in Spanien während des XIII. Jahrhunderts* du *Grundriß der romanischen Literaturen des Mittelalters*; c'est un exposé méthologique, proche de la technique analytique développée en Allemagne par Hans-Robert Jauss et son école.

Robert M. Jordan, *Chaucerian Romance?* (p. 223–234). L'auteur préfère à la terminologie de «genre» romanesque appliquée à Chaucer, celle de «structures narratives».

Françoise Calin & William Calin, *Medieval Fiction and New Novel: Some Polemical Remarks on the Subject of Narrative* (p. 235–250). La dernière contribution étudie les points

de contacts et les oppositions entre le roman médiéval, pris au sens large (*La Chanson de Roland*, les œuvres de Chrétien de Troyes, Jean de Meun, Guillaume de Machaut etc.) et le roman contemporain: Nathalie Sarraute, Claude Simon, Robbe-Grillet, Butor, pour ne citer que quelques auteurs modernes.

*Approaches to Medieval Romances* se termine par une note biographique sur les auteurs des contributions (p. 251–252).

Marie-Claire Gérard-Zai



EUSTACHE D'AMIENS, *Du bouchier d'Abevile*. Fabiau du XIII<sup>e</sup> siècle. Texte critique et édition diplomatique des cinq manuscrits par J. RYCHNER, Genève (Droz) 1975, 111 p. (TLF 219).

Après l'édition du *Lai de Lanval* en 1958 et sa *Contribution à l'étude des fabliaux* en 1960, Jean Rychner nous offre une fois de plus un ouvrage absolument exemplaire avec son édition du *Bouchier d'Abevile*. Comme il l'avait fait avec le *Lai de Lanval*, J. Rychner accompagne le texte «habillé et critiqué» (pour reprendre ses termes) d'une copie de tous les manuscrits. Cette solution est incontestablement supérieure à celle de l'apparat critique en bas de page, lorsque le texte est court et les manuscrits peu nombreux: elle permet de comparer le langue et le style, et de considérer chaque variante par rapport à son contexte (surtout dans des œuvres où les copistes n'hésitent pas à modifier quelques vers pour combler une lacune ou pour éviter un terme qui leur est obscur); c'est un procédé particulièrement utile pour le lecteur non spécialisé et pour l'étudiant médiéviste. L'inconvénient qui pourrait résulter d'un manque de justification du choix des variantes est compensé par les *Notes critiques* qui figurent en appendice au texte, ainsi que par les nombreuses analyses philologiques du chapitre introductif intitulé: *La tradition textuelle*.

L'édition se base sur les cinq manuscrits inventoriés par J. Legry-Rosier, soit: *A* (Paris, Bibl. nat., fr. 837), *C* (Berlin, Bibl. nat., Hamilton 257), *H* (Paris, Bibl. nat., fr. 2168), *O* (Pavie, Bibl. univ., Aldini 219), *T* (Chantilly, Musée Condé, 475 [1578]). Après avoir étudié les fautes et les innovations communes aux différents manuscrits (*AT, AO, ATO, CO, OH*), J. Rychner propose un stemma à trois branches *A, H, O*, avec deux dérivations *T* et *C* à partir respectivement, des branches *A* et *O*, et avec deux lignes reliant les branches *A* et *O*, *O* et *H*; enfin, pour plus de prudence, il ajoute un lien entre *O* et *T*. A la suite d'un raisonnement d'une très grande rigueur, basé sur l'analyse de plusieurs variantes, il aboutit à la conclusion que *H* s'impose par rapport à tous les autres manuscrits, d'autant plus que «sa langue, fortement picarde, est fidèle à celle d'un auteur d'Amiens plaçant son récit entre Arras et Oisemont». Mais ici aussi le bon sens, la mesure et l'expérience de J. Rychner l'emportent et lui permettent d'éviter toute interprétation dogmatique du stemma; sans céder au subjectivisme, mais défendant le droit à une appréciation personnelle dans certains cas, il a maintenu la leçon de *H* contre celle de tous les autres manuscrits lorsque cela lui paraissait opportun. Ce procédé, qui pourrait être dangereux chez un philologue inexpérimenté, se révèle très fructueux lorsqu'il est appliqué par un tel expert.

Si l'on compare cette édition aux précédentes, basées sur le manuscrit *A* (en excluant celle de John Orr – Edinburgh 1947 – que, comme M. Rychner, nous n'avons pu consulter), nous constatons non seulement que beaucoup d'erreurs et de lacunes ont pu être réparées, mais que ce texte retrouve ses caractéristiques (une langue picarde dont les traits ont été fort bien analysés en appendice par Mme M. de Salis, à partir de la *Grammaire de l'ancien picard* de Ch.-Th. Gossen).

Souhaitons que le lexique complet, l'essai de classement sémantique du vocabulaire et l'index grammatical (dus, respectivement, à Mme M. Robert et Mlles M. Besson et D. Bourquin) qui n'ont pas pu être insérés dans le volume, puissent être publiés prochainement ailleurs.

Ainsi donc, cette édition, née d'un séminaire universitaire, sera fort utile à plusieurs générations de professeurs et d'étudiants; mais la valeur du travail philologique et la clarté des analyses la rendront précieuse aussi bien aux médiévistes qu'aux simples amateurs de fabliaux (ce qui, avouons-le, est rare pour un ouvrage spécialisé!).

*Jean-Jacques Marchand*



MARTIN VON ORELLI, *Der altfranzösische Bibelwortschatz des Neuen Testamente im Berner Cod. 28 (13.Jh.)*, Diss. Bern, Zürich (Juris Druck + Verlag) 1975, XIV + 431 p.

Ziel dieser Arbeit ist es, wie der Verfasser im Vorwort unterstreicht, eine neutestamentliche Ergänzung zur heute noch grundlegenden Studie von Trénel<sup>1</sup> zu liefern. Das Interesse liegt dabei aber nicht im Bereich der Wortgeschichte, sondern vor allem auf dem Sektor der synchronischen Wortschatzbeschreibung («Wortkunde», p. 5). Als Grundlage dient der aus dem 13.Jh. stammende, von der romanischen Philologie – wie von Orelli unterstreicht – zu Unrecht vernachlässigte Cod. 28 der Burgerbibliothek Bern, der neben Teilen des *Alten* auch das vollständige *Neue Testament* beinhaltet.

Wer von dieser Dissertation einen auf dem Niveau, das man für heutige Beiträge zur afrz. Lexikographie erwarten darf, stehenden und damit unsere Kenntnisse erweiternden Beitrag erwartet, wird nach der Lektüre sicher enttäuscht sein, denn die Studie genügt weder theoretischen noch praktischen Anforderungen, ist rasch konzipiert und führt über eine Materialsammlung nicht hinaus.

Nach einer recht ausführlichen Beschreibung der Hs BB 28 (p. 24–32) kommt von Orelli auf die Frage der Datierung zu sprechen, die er aber nicht anhand von sprachwissenschaftlichen Kriterien sondern allein aus kunsthistorischen Gründen (die dritte geliefert haben) und unter Hintanstellung schon vorgebrachter philologischer Erwägungen auf 1270 (terminus ad quem) ansetzt.

Was die Lokalisierung der Hs BB 28 betrifft, so benötigt die vage Vermutung von Kunsthistorikern, sie sei «eher im S(üden), evtl. in der Einflußsphäre der mittelbar angrenzenden Nachbarstaaten» (p. 37) zu suchen, noch eine philologische Ergänzung.

Informativ sind die Ausführungen über die afrz. Bibelübersetzungen (p. 38ss.); in diesem Teil geht von Orelli nochmal der Frage der Datierung der ältesten frz. Bibelübersetzung (Hs BN fr 899[T]) nach; diese Diskussion führt kaum über das Standardwerk von Berger<sup>2</sup> hinaus. Auch hinsichtlich der Lokalisierung schließt sich von Orelli Berger (p. 110) an; sicher richtig deutet er die Hs BB 28 als «eine der vielen Kopien mit Ausgangspunkt im Universitätszentrum von Paris» (p. 53). Wenn von Orelli aber eine linguistische Lokalisierung der Berner Handschrift von vornherein ablehnt und sagt, dies «war uns jedoch nicht möglich, denn die sprachlich charakteristischen Züge von BB 28 finden sich ebenfalls in Texten, die in ganz verschiedenen Regionen der Galloromania beheimatet sind und somit keinen Auf-

<sup>1</sup> J. TRÉNEL, *L'Ancien Testament et la langue française du moyen âge*, Paris 1904.

<sup>2</sup> S. BERGER, *La bible française au moyen âge*, Paris 1884, p. 150ss.

schluß über die geographische Herkunft unseres Bibeltextes geben können» (p. 52), so können wir hier keinesfalls zustimmen. Die Methoden der lexikalischen wie skriptologischen Lokalisierung sind hinlänglich bekannt: Ein Blick in Pfisters grundlegende Studie zum *Girart de Roussillon*<sup>3</sup> hätte genügt, um von Orelli das methodologische Gerüst zu geben; auf Gossens<sup>4</sup> und anderer Arbeiten zur Skriptologie<sup>5</sup> zu verweisen, erübrigt sich wohl. Wir müssen von Orellis Äußerungen daher als eine billige Entschuldigung ansehen, die nicht geeignet ist, eine Verifizierung bzw. Falsifizierung überflüssig erscheinen zu lassen.

Auch die p. 57s. vorgetragene kühne These, Lektoren hätten den Schreibern (zumindest teilweise) den Text diktiert, vermag nicht zu überzeugen; gegen diese Annahme spricht vor allem die große Einheitlichkeit aller Manuskripte. Mit der Kategorie «Kopistenfehler» läßt sich bei den vorgebrachten Beispielen besser argumentieren. Was p. 69ss. zu möglichen lateinischen Vorlagen der Hs BB 28 gesagt wird, ruht ebenfalls auf schwachen Füßen, und ob ein Übersetzer, der für lat. *panis* afrz. *vivre* wählt, tatsächlich an die im Mittelalter vertretene Etymologie von *pain* (< πᾶν ‘ganz’) gedacht hat, erscheint uns mehr als zweifelhaft<sup>6</sup>.

Auch was von Orelli über den Bibelwortschatz schreibt (p. 78ss.), kann nur teilweise unsere Zustimmung finden. Seine begriffliche Gliederung in Gott-Mensch-Dämon stellt nur eine von vielen Möglichkeiten dar, ebenso gut wäre auch die Dichotomie Gott/Dämon-Mensch. Von Orelli ermittelt die mit dieser Trias verbundenen Begriffe (die Einheit «Wortverbindung», p. 79, ist unklar) und die damit verbundenen Lexeme, die er in einen semantischen Zusammenhang setzt. Warum dabei aber das begriffliche System bei der Darstellung des Wortschatzes zugunsten der alphabetischen Inventarisierung aufgegeben wurde, vermögen wir nicht einzusehen. Auch die von Zürcher<sup>7</sup> getroffene sinnvolle Unterscheidung nach Wörtern, die von ihrer Bedeutung her biblisch sind, und solche, die ihr Vorkommen der lat. Bibel verdanken, wurde leider nicht aufgenommen.

Der vom Umfang her größte Teil gilt dem Wortschatz der Hs BB 28, der nach Lexemen (p. 91–397) und Redewendungen (p. 399–431) alphabetisch geordnet und nach Einzellexemen aufgelistet wird, wobei stets Ergänzungen durch den Hinweis auf Synonyme wie andere Mitglieder der Wortfamilie eine willkommene Zusatzinformation liefern. Der Verfasser verweist stets auf das jeweilige Lemma bei Godefroy, La Curne und, soweit das möglich war, auch bei Tobler-Lommatsch; an keiner Stelle geht er der Frage nach, ob Hs BB 28 Bedeutungsneologismen oder Neudatierungen bietet, auch morphologische Aspekte werden völlig übergangen. Daß das *FEW* und der in Faszikeln vorliegende *DEAF* nie konsultiert wurden, ist eine unentschuldbare Lücke.

Von Orelli führt als Lexeme, die «in keinem der zitierten Wörterbücher belegt sind», folgende sechs lexikalische Einheiten auf:

- p. 111 *apostée* ‘Apostelamt, Sendungsauftrag’
- p. 127 *bien faire* ‘Gutes tun’
- p. 188 *encenie* ‘Tempelweihe’

<sup>3</sup> M. PFISTER, *Lexikalische Untersuchungen zu Girart de Roussillon*, Tübingen 1970.

<sup>4</sup> C. TH. GOSEN, *Französische Skriptastudien. Untersuchungen zu den nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters*, Wien 1967.

<sup>5</sup> Vgl. zuletzt H. GOEBL, «Le Rey est mort, vive le Roy». *Nouveaux regards sur la scriptologie*, *TraLiLi*. 13 (1975), 145–210; ders., *Die Skriptologie – ein linguistisches Aschenbrödel? Vermischtes zur Methodologie einer discipline-carrefour*, *RRLi*. 21 (1976), 65–84.

<sup>6</sup> Zur Bedeutung der Etymologie vgl. die interessante Studie von R. KLINCK, *Die lateinische Etymologie des Mittelalters*, München 1970.

<sup>7</sup> P. ZÜRCHER, *Der Einfluß der lateinischen Bibel auf den Wortschatz der italienischen Literatursprache vor 1300*, Bern 1970, p. 17ss.

- p. 205 *esponnable* ‘auslegbar’  
 p. 249 *jargiere* ‘Unkrautsäher’  
 p. 343s. *repounableté* ‘Makel’, *neant reponnable* ‘makellos’

Wer das *FEW* konsultiert, findet dort immerhin *bien faire* (*FEW* 3, 352a), während *apostée* (*FEW* 1, 106a und *FEW* 24, 19b), *esponnable* (*FEW* 3, 312b) *repounableté/reponnable* (*FEW* 10, 310a) und *jargerie* (*FEW* 21, 142b; vgl. auch *DEAF*, s. *gargerie*, wo die bisherigen etymologischen Ansätze ausführlich besprochen werden) ohne Zweifel interessante, bisher nicht ausgewiesene Ableitungen darstellen und *encenie* die Aufnahme eines neuen Lemmas (*encaenia/έγκαινια templorum dedicatio*, Du Cange 3, 263b) bedingt. Noch nachteiliger wirkt es sich p. 399ss. bei den Redewendungen aus, daß das *FEW* nicht konsultiert wurde, da gerade diesem Teil der Lexik im *FEW* ein besonderer Platz eingeräumt wurde. Die wichtige Arbeit der lexikologischen Einordnung bleibt also noch zu tun.

Es wäre noch viel zu Einzelbemerkungen und am Rande gemachten Ausführungen zu sagen<sup>8</sup>, doch wollen wir auf diesen Teil der Kritik verzichten. Das Positivste, was man zur vorliegenden Arbeit bemerken kann, hat der Verfasser p. 80 selbst geschrieben: «... durch die Veröffentlichung einer reichen Auswahl von Textstellen hoffen wir zu erreichen, daß die Hs BB 28 einmal in einen größeren Zusammenhang von altfranzösischen Bibel-Hss gestellt werden kann». Doch hätte dafür eine Gesamtausgabe mit brauchbarem Index auch genügt.

*Christian Schmitt*



ECKHARD RATTUNDE, *Code oral und code écrit im Französischunterricht*, Frankfurt/Berlin/München (Diesterweg) 1973, 60 p. (*Schule und Forschung* 21).

Die Zahl der Veröffentlichungen zum Verhältnis *code oral/code écrit* im Französischen hat in den letzten Jahren stark zugenommen. Was im deutschsprachigen Raum in der wissenschaftlichen Diskussion heute Ludwig Sölls wichtiges Buch (*Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin 1974) darstellt, ist in der didaktischen Diskussion Rattundes Buch zum Verhältnis «gesprochenes und geschriebenes Französisch» im Unterricht.

Rattunde gelingt es, die Brücke zwischen der theoretischen linguistischen Diskussion und den praktischen Problemen in der Schule zu schlagen. Exemplarisch untersucht werden: das futur simple (seine Morphologie) und seine Stellung im System der Tempora (futur simple – futur proche/futur composé – passé composé), das Problem der Genusmarkierung beim Adjektiv, das Problem der Pluralmarkierung.

Der Verfasser arbeitet in diesen Bereichen die linguistischen Erkenntnisse auf, überprüft und kritisiert die widersprüchlichen Darstellungen in gängigen deutschen Lehrwerken und

<sup>8</sup> Die Behauptung, *bien faire* sei in «keinem der zitierten Wörterbücher belegt» (p. 127), stimmt nicht, vgl. T-L, *AW* 3, 1569; p. 195 wird *errer* (< *ERRARE*) nicht klar von *errer* (< *ITERARE*) getrennt; Hinweise auf angeblich fehlende Lemmata wie *Golbat(h)a* (p. 233) erübrigen sich, da Personen- und Ortsnamen in diesen Wörterbüchern nur dann systematisch aufgenommen wurden, wenn es sich um Appellative handelt. Diese Liste der Detailkritik ließe sich beliebig verlängern. Auch wird man bedauern, daß Einzelstudien zum (a)frz. Wortschatz nie herangezogen wurden, wie ja auch umfangreiche Studien zum Thema in dieser Dissertation fehlen: H. RHEINFELDER, *Semantik und Theologie*, in: *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, Bd. II, Madrid 1951, p. 253–271; E. LERCH, *Der Einfluß des Christentums auf den französischen Wortschatz*, *NMo.* 4 (1933), 65–80 und 108–121, etc.

schlägt dann selbst eine Darstellung vor, die sich zum ersten Mal *konsequent* am Primat des code oral orientiert. Diese Konsequenz besticht besonders bei Rattunde. Dadurch wird die Anzahl der Sonderformen verringert, die Struktur des Systems deutlicher, die didaktische Progression plausibel.

Zwei Fragen möchte ich hier jedoch aufwerfen, die erste stellt sich der Verfasser selbst (p. 25): seine Ableitung des futur simple ist nicht einfacher geworden als die Ableitung über den Infinitiv und vor allem müssen nun zwei Systeme gelernt werden: das System des code oral und das System des code écrit. Der Verfasser kann dieses Einfachheitsproblem nicht lösen, weist nur auf die größere linguistische Kohärenz seiner Darstellung hin. Inwieweit nun die Kohärenz linguistischer Analysen (lern-)psychologisch relevant ist und größere Einfachheit zur Folge hat, ist eine ungeklärte Frage.

Zweitens argumentiert der Verfasser mit psycholinguistischen Kategorien, die nicht bewiesen sind. Die Ableitung des Futur vom Praesensstamm wird u.a. damit gerechtfertigt, daß im Bewußtsein des Sprechers/Hörers das Futur in Opposition zum Praesens steht. Welche mentalen Strukturen dem Futur zugrunde liegen, wissen wir nicht. Es kann durchaus sein, daß die Morphologie des Futurs (und die steht hier zur Diskussion) über die Invariante /r/ gelernt wird und daß hier, zumindest mnemotechnisch, die Invariante /r/ des Infinitivs eine wichtige Rolle spielt.

Gerade im Anschluß an Rattundes konsequente und kohärente linguistische Analyse und Darstellung möchte ich anregen, das Problem der Generalisierbarkeit linguistischer Erkenntnisse auf die Didaktik des Fremdsprachenunterrichts einmal *empirisch* zu überprüfen: was ist denn nun tatsächlich einfacher, Rattundes Modell oder das traditionelle Modell der Futurableitung?

Bernd Kielhöfer



**DR JACQUES LEMOINE,** *Toponymie du Languedoc et de la Gascogne. Contribution à l'histoire du Midi pyrénéen*, Paris (Picard) 1975, 280 p.

Le Dr Jacques Lemoine est «toponymiste» actif depuis 1945 (selon sa propre bibliographie) sans avoir réussi à acquérir les notions élémentaires d'un travail linguistique sérieux. Ainsi, il confond régulièrement orthographe et prononciation et affiche une douce ignorance de la phonétique historique du domaine occitan qu'il prétend étudier (cf. p. 15-23). Sa bibliographie montre qu'il ne connaît pas certaines œuvres de référence capitales pour l'occitan et la toponymie; des noms comme Ronjat, Rohlf, Bec et Hubschmid en sont complètement absents. Pour lui, «il n'y a pas d'évolution phonétique continue», «la prononciation vulgaire, moderne, en langue d'oc, reste la plus fidèle et la plus proche de l'origine», «les limites linguistiques sont toujours très précises mais tout à fait inexplicables» (p. 15), et finalement, il remarque «le caractère capricieux de la phonétique gasconne, agissant ça et là sur certains toponymes, et à l'intérieur de ce toponyme sur certaines syllabes» (p. 18). En outre, son texte est jalonné de partis-pris: «Disons, pour ne plus y revenir, qu'aucune donnée historique ne permet d'invoquer la langue basque dans le territoire qui nous occupe» (p. 18) et d'assertions absurdes qui proviennent de lectures mal digérées: «Quant au breton, longtemps considéré comme une langue celtique, on sait qu'il comprend un grand nombre de mots d'origine latine et germanique» (p. 165).

Il n'est donc que naturel que Lemoine soit incapable d'analyser correctement le riche matériel qu'il a rassemblé, et ceci malgré son ample documentation historique; il en est

toujours au stade des «noms de lieu qui évoquent en lui tel autre mot qu'il connaît»: le bouquet dans ce domaine, c'est son «étymologie» de *Provence* (< *pro* 'pour' et *vincere* 'vaincre': pays conquis [p. 103]). Si nous ne citons pas d'autres exemples, c'est que dans les plus beaux cas, il faudrait reproduire des pages entières pour montrer les raisonnements subtils de l'auteur (en particulier les p. 200–205 sur les noms ibères). Il s'entend que de cette façon, la thèse de l'auteur selon laquelle le domaine occitan ne connaît aucun nom de lieu antérieur à la période gauloise et grecque (p. 14) est mal défendue.

Il aurait été superflu de consacrer tant de lignes à cette «œuvre», si Lemoine ne s'obstinait pas dans cette voie (il vient de faire paraître la *Toponymie du Pays basque et des pays de l'Adour*, toujours chez Picard), et si cette production ne soulevait pas un problème plus fondamental: nous croyons que le public a le droit de demander un contrôle des publications plus sérieux à un éditeur comme Picard qui se veut scientifique – il aurait suffi de soumettre le manuscrit à n'importe quel linguiste averti pour éviter le malheur.

Andres M. Kristol



*La linguistique catalane.* Colloque international organisé par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg du 23 au 27 avril 1968. Actes publiés par ANTONIO BADIA MARGARIT et GEORGES STRAKA, Paris (Klincksieck) 1973, 461 p. (*Actes et Colloques II*).

Das erste Katalanisch-Kolloquium gehört bereits der Geschichte an. Die hier anzuzeigenden Akten erschienen erst fünf Jahre nach seiner Durchführung, und die vorliegende Anzeige hat nochmals ebenso lange auf sich warten lassen. Diese Distanz hat Vorteile. Sie lässt die Bedeutung des Kolloquiums von 1968 umso klarer erkennen. Es wurde zum Ausgangspunkt für neue Entwicklungen: Schon zwei Jahre später fand ein zweites Kolloquium in Amsterdam statt. In dessen Gefolge wurde eine «Associació Internacional de Llengua i Literatura Catalanes» gegründet, welche nun bereits zwei weitere Kolloquien organisiert hat, 1973 in Cambridge, 1976 in Basel<sup>1</sup>. Man darf diese mehr wissenschaftspolitischen Früchte nicht unterschätzen. Gerade für das Katalanische sind sie besonders wichtig. Natürlich haben sich die Umweltbedingungen für diese Sprache in den letzten Jahren ganz entscheidend verbessert, und man könnte das letzte Referat des Kolloquiums von 1968 über den Stand des Katalanischen um einen verheißungsvollen Teil erweitern. Aber damit sind noch lange nicht alle Probleme des Katalanischen auf dem Weg in eine gesicherte Zukunft gelöst, und es ist wichtig, daß die sprachwissenschaftliche Forschung mit ihren Fragestellungen diesen Weg helfend und anregend verfolgt.

Mit dem Hinweis auf das letzte Referat habe ich der Vorstellung des Akten-Bandes bereits vorgegriffen. Der stattliche Band enthält die 8 Referate, die an 8 halbtägigen Arbeitssitzungen gehalten und diskutiert wurden<sup>2</sup>, daneben auch die Ansprachen bei Eröffnung und Abschluß

<sup>1</sup> Auch die Akten dieser Kolloquien liegen jetzt vor: *Problemes de Llengua i Literatura catalanes. Actes del II col·loqui internacional sobre el català* (Amsterdam 1970), Montserrat 1976. – *Actes del tercer col·loqui internacional de llengua i literatura catalanes* (Cambridge 1973), Oxford 1976. – *Actes del quart col·loqui internacional de llengua i literatura catalanes* (Basilea 1976), Montserrat 1977.

<sup>2</sup> Hier Referenten und Titel: R. ARAMON i SERRA, *Problèmes d'histoire de la langue catalane*, p. 27–70; JOAN SOLÀ, *Orthographe et grammaire catalanes*, p. 81–100; A. M. BADIA MARGARIT, *Phonétique et phonologie catalanes*, p. 115–166; A. M. BADIA MARGARIT, *Morphosyntaxe catalane*,

des Kolloquiums sowie die Diskussionsvoten. Wieviel Mühe vor allem die Bearbeitung der auf Tonband aufgenommenen Diskussionen, die im Durchschnitt pro Referat rund 10 Seiten füllen, mit sich gebracht hat, bis der Text in einer gestrafften, druckbaren und von den Diskussionsteilnehmern gebilligten Form vorlag, läßt sich aus Badias *Avant-propos* erahnen. Die Arbeit hat sich gelohnt. Der Band vermittelt einen lebendigen Eindruck von den angeregten und engagierten Diskussionen, die meistens auf einem hohen Niveau standen<sup>3</sup>. Dies war übrigens nur möglich, weil der Kreis der Teilnehmer klein war (gut 30) und sich auch wirklich aus Kennern des Katalanischen zusammensetzte.

Auch die Referate wurden von den besten Kennern der Materie gehalten. Abgesehen von den Ausführungen zur Orthographie und den weitgehend auf das Roussillon und die unmittelbar angrenzenden Gebiete eingeschränkten Darlegungen zur Toponomastik ging es hier um Auseinandersetzungen mit den Grundproblemen der katalanischen Sprache. Wenn R. Aramon i Serra noch keinen Überblick über die katalanische Sprachgeschichte vorlegen konnte, sondern sich mit Prolegomena zu einer solchen begnügen mußte, liegt dies am Forschungsstand. Phonetik und Phonologie hingegen konnte A. Badia in ausgewogener und umfassender Form behandeln. In der Morphosyntax zeigte sich, daß auch hier noch viel Arbeit zu leisten ist, bis die Struktur des Katalanischen nach modernen sprachwissenschaftlichen Grundsätzen überzeugend durchanalysiert werden kann. Der von G. Colon unternommene Versuch einer Darstellung der Grundprobleme des katalanischen Wortschatzes war ein origineller Entwurf, den der Verfasser seither selbst in einem mehr als 500 Seiten umfassenden ausgezeichneten Band eingeholt hat<sup>4</sup>. Die Ausführungen zur Dialektologie von J. Veny lassen auf eine baldige Verwirklichung des neuen katalanischen Sprachatlas und auch auf einen Aufschwung der Studien in mittelalterlicher Dialektologie und der Skripta-Forschung hoffen. Der schon erwähnte Bericht von A. Badia über das Katalanische in Gegenwart und jüngster Vergangenheit (seit den dreißiger Jahren) ist reich an sprachpolitischer Information und soziolinguistischen Erkenntnissen und liest sich wie ein Bekenntnis dieses bedeutenden Philologen, der seiner Muttersprache mit den Gaben seines wissenschaftlichen Geistes und der Wärme seines Herzens dient.

Kein Katalanist kann an diesen Akten vorbeigehen, die ein sehr fruchtbare und gelungenes Kolloquium widerspiegeln.

G. H.



*Les fueros d'Alcaraz et d'Alarcón*, édition synoptique avec les variantes du Fuero d'Alcázar, introduction, notes et glossaire par JEAN ROUDIL, Paris (Klincksieck) 1968, 804 p. en 2 vol. (*Bibliothèque française et romane B/6*).

Diese Textausgabe gewährt uns Einblick in die mittelalterliche Gesetzgebung der drei südlich von Cuenca gelegenen Städte Alarcón, Alcaraz und Alcázar. Die *Fueros* von Cuenca dienten ihnen als Vorlage. Die in Vulgärsprache abgefaßten Gesetzesammlungen der drei Städte

p. 181–229; GERMÀ COLON, *Quelques considérations sur le lexique catalan*, p. 239–280; JOAN VENY, *Dialectologie catalane*, p. 289–321; HENRI GUITER, *Questions d'onomastique catalane*, p. 339–367; A. M. BADIA MARGARIT, *Le catalan aujourd'hui*, p. 379–443.

<sup>3</sup> Die Diskussion über das Orthographie-Referat (p. 100–113) war wohl eine der längsten, gehörte aber nicht zu den Sternstunden des Kolloquiums.

<sup>4</sup> GERMÁN COLÓN, *El léxico catalán en la Romanía*, Madrid 1976.

entstanden gegen Ende des 13. Jahrhunderts, jener Blütezeit der lokalen Rechtssprechung nach dem gescheiterten Versuch Alphons' des Weisen, den *Fuero Real* als einzig verbindliches Rechtssystem auf der Halbinsel einzuführen.

Band I enthält eine Einführung (p. 7–11), gefolgt von einer Beschreibung der Handschriften (p. 12–16). Eine Gegenüberstellung der Manuskripte (p. 26–77) zeigt Unterschiede sowohl in der Anordnung als auch im Inhalt, was den Herausgeber zum Schluß kommen läßt, daß die *Fueros de Alcaraz* (Az) eine Gruppe für sich bilden, während diejenigen von Alarcón (An) und Alcazár (Ar) auf ein gemeinsames Vorbild zurückgehen. Somit rechtfertigt sich die synoptische Darstellung, die lediglich die Texte von Az und An vollständig wiedergibt, während von Ar nur die Varianten als Fußnoten angegeben werden.

Die Textausgabe umfaßt die p. 81–590 von Band I. Band II enthält ein Glossar (p. 591–705), eine Konkordanztafel (p. 707–741) und ein ausführliches Inhaltsverzeichnis der einzelnen Gesetzesparagraphen (p. 743–801).

Dank der synoptischen Anordnung der Texte ist es möglich, weitläufige philologische Beobachtungen anzustellen. Jean Roudil, der ja schon 1962 den *Fuero de Baeza* veröffentlicht hatte und eine linguistisch-lexikographische Studie der ganzen handschriftlichen Überlieferung von Cuenca plant, hat nun für dieses nützliche Vorhaben mit dieser schönen Edition die notwendigen Grundlagen geschaffen.

Germán Colón



FÉLIX LECOY, *Recherches sur le Libro de Buen Amor de Juan Ruiz, Archiprêtre de Hita*. With a New Prologue, Supplementary Bibliography and Index by A. D. DEYERMOND, Westmead (Gregg International) 1974, XXXVII + 386 p.

A. D. Deyermond ha prestado un doble servicio a los especialistas de la Edad Media española al reeditar las *Recherches* de Félix Lecoy. Por una parte, ha puesto a la disposición de todos una obra que constituye el punto de partida inevitable para todo trabajo serio sobre el *LBA*<sup>1</sup>. Por otra, la ha incrementado y completado.

Aludiremos por separado a ambos aspectos del trabajo de Deyermond. El lector de la reedición desearía que se hubiesen corregido las erratas del original, lo que, desde el punto de vista técnico, es hoy hacedero sin especial dificultad.

En cuanto al material suplementario reunido por Deyermond, nos referiremos a él por su orden. El prólogo (p. IX–XXVI), a pesar de su brevedad, da cabida a un gran caudal de información. Después de resumir la influencia de Lecoy sobre los estudiosos posteriores y las principales reseñas que se le dedicaron en su tiempo (p. IX–XII), historia la actividad académica sobre el *LBA* posterior a 1938 (p. XII–XXVI), presentando primero las grandes líneas de la investigación correspondiente a aquellos aspectos que atrajeron lo fundamental de la atención de Lecoy y después los hallazgos de quienes se han ocupado de cuestiones que éste soslayó o trató de pasada: ediciones, visiones de conjunto, humor, prólogo en prosa, serranas, influencia en la literatura posterior. Estas pocas páginas – en las que lo sustancial de cada libro o trabajo se presenta en menos de diez líneas – son un modelo de información y de rigor.

La bibliografía (p. XXVII–XXXVII), que consta de 283 títulos, pretende ser útil y orientadora pero no exhaustiva: "It is designed as a further aid to readers of Lecoy, and therefore

<sup>1</sup> Editada en 1938, estaba, desde hacía tiempo, agotada.

lists general studies on the *LBA*, studies on particular aspects dealt with by Lecoy and on the major areas of research which have since been developed, and, finally, some books and articles which, though not about the *LBA*, provide valuable background material" (p. V). Deyermond se limita, pues, a facilitar la tarea de los estudiosos de Lecoy, prescindiendo de sus propios puntos de vista desarrollados en otros trabajos<sup>2</sup>.

En cuanto al índice temático (p. 373–386), que faltaba en la edición originaria de la obra de Lecoy, cubre tanto el texto de éste como el prólogo del editor, y sin lugar a dudas hace más fácil y provechosa la lectura del conjunto.

Para terminar – y en ello no hay, naturalmente, reproche alguno – diremos que la bibliografía incesante sobre Juan Ruiz (piénsese por ejemplo en las actas del Primer Congreso Internacional sobre éste<sup>3</sup>) exigirá pronto una reactualización de los datos reunidos por Deyermond. Esperemos que sea él mismo quien, en el futuro, proporcione los suplementos necesarios.

*Luis López Molina*



JOSÉ A. PASCUAL, *La traducción de la «Divina Commedia» atribuida a D. Enrique de Aragón. Estudio y edición del Infierno*, Salamanca (Universidad de Salamanca) 1974, 348 p.

J.A. Pascual ha estudiado el ms. 10.186 de la Biblioteca Nacional de Madrid, que contiene la traducción castellana de la *DC* atribuida a don Enrique de Villena, para tratar de ver «si una traducción permite seleccionar algunas tendencias lingüísticas del siglo XV» (p. 10).

Consta este libro de una introducción breve (p. 9–11) y de tres partes. Primera: «La realización de la traducción» (p. 13–66). Segunda: «La actitud del traductor ante el préstamo» (p. 67–206). Tercera: «La traducción de la *Commedia* atribuida a don Enrique de Aragón: *Infierno*» (p. 207–328). Esta tercera parte incluye la edición del texto. Al final hay tres índices: de abreviaturas y signos especiales (p. 329–330), de palabras citadas o estudiadas en la segunda parte (p. 331–333) y de indicaciones bibliográficas (p. 325–346).

Primera parte. La traducción castellana responde – para J.A. Pascual – a una actitud en extremo literalizante, «gobernada por la más estricta tiranía de la palabra» (p. 17). El traductor está empeñado «en no romper con la palabra como unidad de traducción» (p. 23) y en su quehacer latinismo, arcaísmo y dialectalismo se ponen al servicio de la creación de una lengua elitista, alejada de lo popular y apta para las representaciones conceptuales. No es la suya una traducción normal, a través de la cual se comprende, aunque sea deslucido, el texto original, sino un medio de ayudar a alguien que quería acercarse a la *DC* en italiano. Se trataría, pues, de un trabajo rápido y, por así decirlo, de compromiso. De ahí la literalidad estricta. La disposición del manuscrito – con el texto italiano en el centro y la traducción en los márgenes, lo que permite el cotejo – refuerza esta suposición.

Segunda parte. Se basa en el estudio de aquellos vocablos que, según Corominas, son préstamos del italiano, catalán y latín. Este material léxico ofrece suficiente número de

<sup>2</sup> Cf. núms. 66–70 de la bibliografía, así como *A Literary History of Spain, I. The Middle Ages*, London-New York 1971, p. 109–18. Hay traducción española: *Historia de la literatura española. La Edad Media*, Barcelona (Ariel) 1973 (cf., en ella, p. 189–207).

<sup>3</sup> Han sido publicadas con el título *El Arcipreste de Hita: El libro, el autor, la tierra, la época*, Barcelona (S. E. R. E. S. A.) 1973. DEYERMOND alude a ellas en la p. X, pero no ha podido ya reseñarlas.

primeras dataciones para poder examinar a través de ellas la actitud del traductor ante el préstamo, cosa que J. A. Pascual hace concienzudamente en un sentido determinado: no catalogando los préstamos sino clasificándolos con criterios que permiten distinguir los que ya eran castellanos en la lengua del traductor de aquellos otros cuyo uso equivalía a la adopción de un neologismo. El resultado de esta pesquisa confirma la afirmación de Coroninas de que difícilmente se pueden señalar palabras de origen italiano en el siglo XV. La traducción castellana de la *DC*, en consonancia con ello, no presenta apertura hacia el italiano. Los que en ella se podrían tomar por italianismos son palabras italianas no comprendidas o comprendidas mal, palabras castellanas análogas a las italianas (lo que se ve facilitado por el parentesco de ambas lenguas), procedentes de otra lengua peninsular, o adaptaciones del latín. En cuanto al latinismo, la traducción de la *DC* viene a coincidir con la actitud general latinizante propia del estilo culto del s. XV.

Tercera parte. En las normas de la edición (p. 209–222) J. A. Pascual declara que ésta no es estrictamente paleográfica, sino que aspira a poner al alcance de los filólogos un texto de trabajo útil. De ahí que represente ante todo las diferencias gráficas que comportan diferencias de pronunciación. La acentuación la introduce con arreglo a las normas modernas. El uso de corchetes y paréntesis de varios tipos, unido a los otros criterios de transcripción, hace ver con claridad tanto el estado del manuscrito como la intervención del editor. De todos modos, a quien intente una lectura «literaria» se lo previene de que «la referencia al original es imprescindible para poder comprender la mayoría de los pasajes» (p. 210), lo que es rigurosamente cierto.

Se trata, en resumen, de un trabajo de tecnicidad rigurosa y documentado sólidamente. En él la abundancia del material utilizado se compagina – gracias a los índices y la distribución eficaz en apartados y subapartados – con la localización rápida de los datos concretos. La Real Academia Española lo ha galardonado justamente con el premio de la Fundación Conde de Cartagena.

*Luis López Molina*



URSULA KLENK, *La Leyenda de Yūsuf, ein Aljamiadotext*. Edition und Glossar, Tübingen (Niemeyer) 1972, XVII + 140 p. (Beih. ZRPh. 134).

Die Herausgabe von Aljamiado-Texten ist ein wirkliches Desideratum der Hispanistik. Unter diesem Gesichtswinkel wird man die vorliegende Dissertation warm begrüßen. Auf der anderen Seite kann man ihrer aber nicht froh werden. Im Rahmen der Beihefte der *ZRPh.* kann man schlechterdings nicht verstehen, daß diese Transliteration mit Glossar allein publiziert wurde, obwohl gleich zu Beginn der Einleitung die Rede davon ist, daß die vorliegende Arbeit nur den ersten Teil einer kritischen Edition darstelle und der zweite Teil eine Untersuchung zur Sprache des Textes enthalte, das heißt «eine grammatische Beschreibung mit Berücksichtigung der Graphien» (p. VII), wobei auch die arabischen Wörter, Sätze und Wendungen miteinbezogen würden. Wenn schon an die Publikation in einer renommierten Reihe gedacht wurde, hätte dieser zweite Teil unbedingt mitgeliefert werden müssen.

So hängt vieles in der Luft. Die drei Seiten Einleitung sind dürftig. Daß das Ms. dem 16. Jahrhundert angehört, ist wohl möglich, kann aber nicht mit dem unreflektierten Hinweis auf «einige Lautentwicklungen» (p. IX) bewiesen werden. Eine Einbettung des Werks in die Aljamiado-Literatur wird nicht versucht. Über das Verhältnis zwischen *Leyenda* und

*Poema de Yuçuf* liest man keine Zeile. In der Bibliographie fragt man sich, warum die zwei Bände des *Diccionario histórico* aus den dreißiger Jahren erwähnt sind, nicht aber die im Erscheinen begriffene neue Ausgabe, warum die alte *Enzyklopädie des Islam* zitiert wird und nicht die «nouvelle édition», von der 1971 immerhin drei Bände vorlagen, und man fragt sich vor allem, warum sehr vieles nicht erwähnt ist, was man erwarten würde. Da es sich aber eben nur um den ersten Teil eines zweiteiligen Werkes handelt, hat es gar keinen Sinn, darüber viele Worte zu verlieren. Nur noch eine Bemerkung zur Transliteration. Die Umschrift in lateinischen Buchstaben, deren Prinzipien ausführlich dargelegt werden (p. X–XVI), ist, soweit ich dies ohne Einsicht ins Ms. beurteilen kann<sup>1</sup>, sorgfältig hergestellt. Einen Wunsch aber läßt sie teilweise offen, den Wunsch nämlich nach einem lesbaren Text. So wie die Dinge liegen, wäre es z. B. wesentlich sinnvoller, arabisch *šīn* nicht mit *š* zu transkribieren, sondern mit *s*, dafür aber natürlich *sīn* dann mit *ç*. So verfährt etwa A. Galmés de Fuentes in den Bänden seiner *Colección de literatura española aljamiado-morisca*, deren erster Band beim Erscheinen der Dissertation von Ursula Klenk immerhin schon vorlag<sup>2</sup>. Es wäre überdies sehr wünschbar, daß bei der Transliteration von Aljamiado-Texten einheitliche Grundsätze befolgt würden.

Schade, daß diese Textausgabe etwas überstürzt, das heißt ohne den zweiten Teil und ohne Kontakte mit den spanischen Aljamiado-Forschern, publiziert worden ist; schade vor allem für die große Arbeit, welche die Autorin bei der Entzifferung und Transliteration des Textes sowie bei der Herstellung des Glossars geleistet hat.

G. H.



MARIUS SALA, *Estudios sobre el judeoespañol de Bucarest*, México (Universidad Nacional Autónoma de México) 1970, 195 p.

Marius Sala ist heute der beste Kenner des Judenspanischen von Bukarest. Seit gegen 20 Jahren hat er zahlreiche Studien zu dieser Sprachform veröffentlicht. In dem vorliegenden Sammelband sind neun größere und kleinere Artikel zusammengefasst, welche in den Jahren 1959 bis 1968 in verschiedenen Zeitschriften, Sammelbänden und Kongressakten in Rumänien, Frankreich, Spanien, Chile und Mexiko erschienen waren<sup>1</sup>. Man ist glücklich darüber, diese Arbeiten in einem Band zusammengefasst zu besitzen, vor allem auch angesichts der

<sup>1</sup> Die 15 reproduzierten Seiten erlauben eine gewisse Überprüfung. Sie zeigen auch, wie schwer der Text zu lesen ist.

<sup>2</sup> *Historia de los amores de París y Viana*. Edición, estudio y materiales por A. Galmés de Fuentes, Madrid 1970; seither sind die beiden Teile von Band 2 erschienen: *El libro de las batallas. Narraciones épico-caballerescas*, I (Estudio literario y edición del texto) y II (Estudio lingüístico y glosario) por A. Galmés de Fuentes, Madrid 1975.

<sup>1</sup> Hier die Titel: 1. *Observaciones sobre la desaparición de las lenguas*, p. 9–45. 2. *La desaparición de las lenguas y la polisemia*, p. 46–65. 3. *Consideraciones sobre el valor de la parte inicial de las palabras*, p. 66–73. 4. *Cómo contribuye una lengua románica a la desaparición de otra*, p. 74–77. 5. *Investigaciones sobre el judeoespañol de Bucarest*, p. 78–122. 6. *Factores internos y externos en la fonética judeoespañola*, p. 123–130. 7. *La organización de una «norma» en el judeoespañol*, p. 131–142. 8. *Elementos balcánicos en el judeoespañol*, p. 143–155. 9. *Algunas observaciones lingüísticas sobre los refranes judeoespañoles de Bucarest*, p. 156–182.

Tatsache, dass sie zum Teil an nicht leicht zugänglichen Orten erschienen waren<sup>2</sup>. Fünf der Arbeiten lagen bisher nur in französischer (und – teilweise zusätzlich – rumänischer) Fassung vor. Sie sind von Flora Botton-Burlá ins Spanische übersetzt worden. Das gibt dem Band Einheit<sup>3</sup>.

Die Studien von Sala basieren auf verschiedenen Materialien: Die letzte von ihnen (welche forschungsgeschichtlich die erste ist)<sup>4</sup> stützt sich auf eine Sammlung von 182 Sprichwörtern, die in einem *Apéndice* abgedruckt sind (p. 183–190), die übrigen stützen sich direkt oder indirekt auf Erhebungen, die Sala mit einem Fragebuch von 2500 Fragen bei acht Personen durchgeführt hat<sup>5</sup>.

Sala betont wiederholt die Vorzüge seiner Enquête gegenüber früheren Studien, welche sich lediglich auf einige ausgewählte Texte stützten<sup>6</sup>. Natürlich ist Salas Stolz berechtigt, sofern es darum geht, möglichst viele Elemente des dem Untergang geweihten Judenspanischen von Bukarest noch festzuhalten<sup>7</sup>, oder darum, das phonologische System dieser Sprache zu bestimmen, wie dies Sala 1971 aufgrund seines Materials in vorbildlicher Weise getan hat<sup>8</sup>. Aber Texte haben auch Vorteile<sup>9</sup>. Nur sie vermögen einen Eindruck vom Leben einer Sprache zu vermitteln. In Salas Studien hat man zum Teil das Gefühl, es werde an einem Leichnam gearbeitet, am ausgesprochensten in den Studien 2 und 3. Wenn das *signifié* so verschwommen wird, dass polysemische Wucherungen um sich greifen, oder wenn das *signifiant* nur noch so vage im Gedächtnis haftet, dass Entstellungen und Verkürzungen überhand nehmen, ist jede sprachliche Kommunikation in Frage gestellt<sup>10</sup>. Man kann sich nur mit Mühe vorstellen,

<sup>2</sup> Leider enthält der Sammelband keine bibliographischen Hinweise auf die Originalpublikationen. Heute kann man sich leicht darüber orientieren in MARIUS SALA, *Le Judéo-Espagnol*, The Hague-Paris 1976 (*Trends in Linguistics, State-of-the-Art Reports* 7), p. 108.

<sup>3</sup> Leider fehlt in einer anderen Beziehung die Einheitlichkeit zum Teil: Querverweise zwischen den einzelnen Studien beziehen sich gelegentlich auf die Stelle in der Originalpublikation und nicht im Sammelband selbst (cf. p. 127, 129). Unverständlich ist mir, warum die letzte Fussnote der Originalfassung von Beitrag 8, welche einen Verweis auf Beitrag 5 enthielt, einfach weggelassen wurde.

<sup>4</sup> Aus der Entstehungsgeschichte der verschiedenen Studien mag sich erklären, dass vor allem zwischen diesem ältesten Artikel und den übrigen zum Teil leichte Widersprüche bestehen, zum Beispiel in bezug auf mögliche rumänische Einflüsse beim Verlust des mouillierten *n* und der Opposition zwischen *r* und *ř* sowie bei der Ausbreitung des Verbalpräfixes *a-*; cf. p. 127 gegen p. 168/69, p. 127/28 gegen p. 162, p. 129 und 136 gegen p. 170/71. Hier wäre eine ausgleichende Hand nötig gewesen. Im übrigen führt die (soweit ich sehe) unveränderte Wiedergabe der verschiedenen Studien natürlich zu zahlreichen, zum Teil wörtlichen, Wiederholungen. Das war unvermeidlich, sollte nicht überhaupt ein neues Buch geschrieben werden.

<sup>5</sup> Es wäre wünschbar gewesen, dass in dem vorliegenden Sammelband die wichtigsten Angaben zu dieser Enquête enthalten gewesen wären. Jetzt muss man sie nachlesen in der *Introduction* von MARIUS SALAS *Phonétique et phonologie du Judéo-Espagnol de Bucarest*, The Hague-Paris 1971, p. 11–22.

<sup>6</sup> Cf. zum Beispiel p. 79–80.

<sup>7</sup> Gemäß Angaben von SALAS *Phonétique* (cit.), p. 15, sprechen heute nur noch etwa 150 Leute in Bukarest judenspanisch, wobei die jüngsten von ihnen zwischen 50 und 60 Jahre alt sind.

<sup>8</sup> *Phonétique* (cit.).

<sup>9</sup> Deshalb verwendet ja auch SALA in der fünften Studie drei Übersetzungen von I. CREANGĂS Erzählung *Cinci pîni*, welche schon ein Informant von CYNTHIA CREWS übersetzt hatte.

<sup>10</sup> Ich glaube übrigens nicht, dass man mit SALA aus den Verstümmelungen des *signifiant* Schlüsse auf den Informationsgehalt der verschiedenen Teile eines Wortes ziehen kann. Wenn man nur noch weiß, daß die Bezeichnung für Öl (*aceite*, jd.-sp. *azeti*) mit *a* beginnt (cf. p. 70) oder wenn man für *borracho* (jd.-sp. *boraču*) *borta* sagt (p. 71), kann man sich ja nicht mehr verstehen. Deshalb ist für die Problematik der sprachlichen Kommunikation daraus nichts abzuleiten (oder höchstens etwas Negatives), wohl aber manches für Fragen der Psycholinguistik, ja der Neuropsychologie.

wie die entsprechenden Sprachträger überhaupt noch miteinander kommunizieren, selbst in dem sehr eingeschränkten Rahmen, den Sala bei der Vorstellung der 8 Informanten angibt<sup>11</sup>. Interessant ist dabei Salas Feststellung: «El judeoespañol no morirá como lengua mixta, pues a la hora de su desaparición sólo contará con algunos elementos extraños no esenciales de fonética y sintaxis, y con unos cuantos más en el vocabulario, como cualquier lengua que ha sufrido múltiples influencias extranjeras» (p. 31). Die immer grösser werdenden Lücken im judenspanischen Sprachsystem werden also nicht einfach mit Elementen einer anderen Sprache ausgefüllt, um die Kommunikation zu ermöglichen, sondern es wird einfach eine andere Sprache verwendet. So wird das Judenspanische von Bukarest in wenigen Jahren gestorben sein.

Der Sammelband von Sala ist reich an historischen Hinweisen auf die Zeit vor der Ausweisung der Juden aus Spanien und das Problem der von ihnen mitgetragenen Sprachformen sowie auf die Zeit, da die spanischen Sprachinseln im Balkan noch so enge Kontakte miteinander hatten, dass sich eine gewisse Koiné ausbilden konnte<sup>12</sup>. Von ganz besonderem Wert sind jedoch die Studien von Marius Sala dadurch, dass sie die letzte Phase der Agonie des Judenspanischen von Bukarest festhalten und in diesem Rahmen wichtige allgemein-linguistische Fragen stellen und zu beantworten suchen.

G. H.



ENRIQUE CARRIÓN ORDÓÑEZ y TILBERT DIEGO STEGMANN, *Bibliografía del español en el Perú*  
Tübingen (Niemeyer) 1973, XIII + 274 p.

Se integra este libro en el conjunto ambicioso de la *Bibliografía del español en América (BEA)*, prevista por el Centro Especial de Investigaciones sobre Iberoamérica (Sonderforschungsbereich Iberoamerikanistik) de la Universidad de Hamburgo bajo el patrocinio de la Deutsche Forschungsgemeinschaft. Consta de una introducción (p. IX–XIII), de la bibliografía propiamente dicha (p. 1–242) y de una serie de índices (p. 245–274).

La introducción constituye, por parte de los autores, una declaración honesta de las dificultades con las que se han enfrentado: «Los materiales que aquí presentamos son fruto del trabajo de aficionados, de literatos, historiadores, folkloristas, educadores, de personas que no tuvieron un propósito lingüístico o la formación conveniente para cumplir un propósito de esta índole» (p. X). La obra – tanto por el hecho de hallarse casi todo por hacer en este campo como por la defectuosidad del material utilizado – se presenta, pues, como perfectible e incluso como pionera.

El cuerpo del repertorio bibliográfico (hemos de destacar el que los autores hayan examinado directamente los libros y trabajos inventariados a fin de incluir informaciones y valoraciones sobre ellos y de corregir errores de otras bibliografías) consta de seis apartados: fuentes (p. 1–13), estudios generales (p. 15–29), fonética y ortografía (p. 31–35), gramática (p. 37–39), léxico (p. 41–226; este apartado es con mucho el más extenso, como cabía esperar) e interferencias lingüísticas y bilingüismo (p. 227–242). Naturalmente, casi en todos los casos hay subdivisiones (especialmente numerosas en el apartado 4: léxico) en cuya enumeración no vamos a entrar. Las «fichas» correspondientes a cada libro o trabajo siguen

<sup>11</sup> *Phonétique*, p. 19.

<sup>12</sup> Cf. vor allem die Studie Nr. 7 zum Problem der Ausbildung einer Norm.

una numeración correlativa que va del 101 al 630 (se empieza por el 101 para tener siempre números de tres cifras) y a la que remiten todos los índices que figuran al final.

En cuanto a índices, por último, los autores han reunido ocho: de palabras estudiadas, de personas (autores), de títulos (obras anónimas o de grupo), de revistas y periódicos, de editoriales o imprentas, de nombres geográficos, de instituciones y de materias. Añadiremos que esta pluralidad, que permite la localización a partir de datos diferentes, constituye, en un libro de consulta, una ventaja notable.

Para resumir brevemente nuestro juicio diremos que los autores han hecho un buen servicio al conocimiento del español americano. Su libro puede además ser útil al estudioso de la literatura o del folklore. Del interés y de la diligencia de los hispanistas (sean o no hispanófonos) cabe esperar un acopio de correcciones y adiciones. Así lo esperan y desean los autores (p. XII) y es deber de todos no defraudarlos.

*Luis López Molina*



BERTIL MALER, *Orto do Esposo*. Vol. III. Correcções dos vols. I e II, estudo das fontes e do estado da língua, glossário, lista dos livros citados e índice geral, Stockholm (Almqvist & Wiksell) 1964, 160 p. (*Acta Universitatis Stockholmiensis, Romanica Stockholmiensia I*)

Der *Orto do Esposo* ist eine katholische Ethikabhandlung, die durch eine moralistische Beweisführung und zahlreiche Beispiele aus Geschichte und Naturkunde den Menschen vor den Gefahren dieser Welt warnen und zugleich in seinem Glauben an Christus stärken will. Maler hatte bereits 1956 Band I mit dem kritischen Text und Band II mit dem Quellen-nachweis in Rio de Janeiro herausgegeben. Der vorliegende Band enthält im wesentlichen das vollständige Glossar in alphabetischer Reihenfolge, dem kurze Angaben über Autor, Datum, Quellen und Sprache des Textes vorangehen. Der Verfasser bleibt weiterhin unbekannt. Der Text dürfte kurz nach 1383 entstanden sein. Die Mannigfaltigkeit der Quellen läßt schließen, daß der Autor über eine ziemlich große Bibliothek (Alcobaça?) verfügte; die naturwissenschaftlichen Beispiele stammen zum großen Teil aus dem Werk *De proprietatibus rerum* des Bartholomaeus Anglicus. Betreffs der Sprache weist Maler auf die auffälligsten phonetischen, morphologischen und syntaktischen Züge hin. Entgegen der Meinung des Herausgebers glaubt der Rezensent, daß die häufige Alternanz von *a* und *e* sowohl in unbetonter als auch in betonter Stellung der Ausdruck einer Neutralisierungstendenz beider Laute ist, die man auch in spanischen Texten beobachten kann (cf. *La estoria de los quatro doctores de la santa eglesia*, Halle/S. 1897, p. XI) und die ihren Ursprung wohl in Assimilations- und Dissimilationsphänomenen hat. Der augenfällige Gebrauch rhetorischer Mittel wie synonymische Paarung, Alliteration, Antithese, Aufzählung usw. hätte eine Erwähnung verdient. Die Lemmata des Glossars stammen aus der Basishandschrift und werden nur dann erklärt, wenn ihre Form oder ihr Inhalt nicht dem Gebrauch der heutigen Sprache entspricht; in Klammern stehen die relevanten Varianten der zweiten Handschrift und – wenn identifiziert – die Lexeme der lateinischen Quellen. Die verschiedenen Schreibungen desselben Lexems werden an der ihnen alphabetisch zukommenden Stelle aufgeführt unter Verweis auf die Basisform. S. v. *esplandecente* fehlt die Variante *splandecente* (110, 31), die auch unter *s-* erscheinen müßte; *qua* für *ca* müßte nicht nur unter *c-*, sondern auch unter *q-* aufgeführt werden.

Mit diesem Glossar hat Maler einen wichtigen Beitrag für ein zukünftiges historisches Wörterbuch des Portugiesischen (cf. M. Metzeltin, *Projet d'un dictionnaire historique de la langue portugaise, Parole e Metodi. BALI 5* [1973], 1–13) geleistet.

*Michael Metzeltin*



**MANUEL DE PAIVA BOLÉO**, *O problema da importação de palavras e o estudo dos estrangeirismos (em especial dos francesismos) em português*, Coimbra 1965, 63 p. (Tiré à part de *O Instituto* 127).

Cet article n'offre pas une recherche personnelle («não disponho de tempo para o fazer»), mais présente des réflexions théoriques sur l'emprunt en général et sur les gallicismes du portugais en particulier, et propose des pistes de recherches. L'auteur commence par des considérations sur l'étymologie indirecte, problème étroitement lié à celui de l'emprunt et exposé pour la première fois par B.E. Vidos en 1939<sup>1</sup>. Il utilise, pour traduire le fr. *emprunt* et l'all. *Lehnwort*, le terme *importação* qu'il préfère à *empréstimo*, considérant que le terme «emprunt» est déplacé puisque nul n'a l'intention de restituer les vocables importés.

L'auteur propose d'étudier l'influence d'une langue sur une autre, et en particulier du fr. sur le port., à la lumière d'un système de catégories fondé sur trois critères: la *cause* de l'emprunt, les *types* d'emprunts, et les catégories plus vastes dont l'emprunt fait partie.

Les causes de l'emprunt, selon Salverda de Grave, sont au nombre de quatre: le besoin, la précision, la concision, l'euphémisme. L'auteur suggère d'en ajouter deux: la *fréquence* (l'emprunt d'un mot comme *okay* par la plupart des langues européennes s'explique par sa fréquence en angl.) et la *supériorité formelle* (brièveté, harmonie phonétique, clarté, fantaisie, humour). J'ajouterais volontiers à cette liste la capacité de contribuer à l'*équilibre phonologique* de la langue emprunteuse, dont P. Guiraud a montré le rôle dans *Emprunts et équilibre phonologique*, ZRPh. 74 (1958), 78–88.

Les types d'emprunts proposés sont au nombre de cinq: ceux qui sont sortis assez rapidement de l'usage, ceux qui se sont adaptés à la langue au point de paraître autochtones (*chefe, forja*), ceux dont la forme a été adaptée à la langue, mais dont l'origine est transparente (*futebol*), ceux dont le sens a été modifié (*lanche* < angl. *lunch* désigne un repas qui se prend le soir), enfin ceux qui, s'étant introduits par le biais de la langue familiale, ont subi d'importantes modifications formelles (*biochene* < *vieux chêne*, *pionese* < *punaise*).

Enfin, l'emprunt est, selon l'auteur, une catégorie faisant partie d'un ensemble plus vaste qui comprend également l'emprunt sémantique (un mot prend un sens nouveau sous l'influence d'une autre langue, par ex. port. *costumes* 'mœurs' prend le sens de fr. *costumes: costumes regionais*), le calque (port. *guardar o leito* sous l'infl. de fr. *garder le lit*) et l'emprunt syntaxique. Cette dernière série, la seule qui appartienne entièrement à l'auteur, me paraît discutable: le calque n'est pas une sous-catégorie de l'emprunt, et il peut s'analyser, comme l'emprunt en plusieurs types: calques lexicaux, calques sémantiques, calques syntaxiques. Paiva Boléo n'illustre que le calque syntaxique. Les deux autres types sont sans doute plus

<sup>1</sup> *Storia delle parole marinaresche italiane passate in francese*, Firenze 1939. Le problème a été repris et systématisé depuis par A. GRAUR dans *Etimologia indirectă, StCerc. 13* (1968), 305–308.

difficiles à déceler lorsqu'on étudie l'influence d'une langue sur une langue qui lui est génétiquement proche. Toutefois comme il s'agit d'un cadre théorique précédant la recherche il est utile d'envisager toutes les possibilités. Ceci d'autant que l'étude du calque linguistique n'en est pas à son premier vagissement<sup>2</sup>.

Pour conclure l'auteur présente les directions de recherches qui lui paraissent les plus intéressantes. Certains mots semblent modernes alors qu'il s'agit d'emprunts anciens. Il serait donc utile d'établir une chronologie des gallicismes du portugais. Il serait intéressant aussi de déterminer où et quand le port. a commencé à subir l'influence française. Enfin, dans une perspective plus large, il faudrait déterminer le pays ou la région d'où un terme donné s'est répandu dans d'autres pays, voire même le milieu – commercial, technique ou littéraire – où le mot est né.

La bibliographie qui accompagne cet article est un modèle du genre. On y trouve des ouvrages généraux sur la langue portugaise et sur le problème de l'emprunt, ainsi que des monographies sur les diverses influences subies par le portugais et sur quelques-unes des langues qui ont subi l'influence du français. Les ouvrages les plus importants sont jugés ou commentés; parfois l'auteur cite un bref passage qui lui paraît caractéristique pour l'étude envisagée.

Cet ouvrage, quoique superficiel par endroits, contient des idées intéressantes pour tout spécialiste de l'emprunt linguistique, en particulier concernant l'influence française sur d'autres langues. Il est un instrument de travail indispensable pour qui voudra étudier l'influence du français sur le portugais.

*Jean-Pierre Kent*



*Atlas der schweizerischen Volkskunde*, begründet von PAUL GEIGER und RICHARD WEISS, weitergeführt von WALTER ESCHER, ELSBETH LIEBL, ARNOLD NIEDERER: Teil I, 8. Lieferung, Karten 114–130, und Teil II, 7. Lieferung, Karten 247–260, Basel (Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde) 1973 und 1971<sup>1</sup>.

Volkskundliche Atlanten hatten es in den letzten Jahren nicht leicht. Ein progressives Theorieverständnis innerhalb der Volkskunde verwies sie vorschnell in die wissenschaftliche Rumpelkammer mit dem Vermerk, ein solches Unternehmen sei naturgemäß vergangenheitsbezogen und könne keinen Beitrag zur Lösung von Gegenwartsfragen leisten. Wie einseitig diese Kritik gewesen ist, zeigen gerade die neuen Karten des *Atlas der schweizerischen Volkskunde*. Sie vermitteln wertvolle Einsichten in Erscheinungen, die heute wieder an Aktualität gewinnen (so z.B. das Marktwesen) und ermöglichen gerade dadurch, daß sie bereits historische Zustände festhalten, den prozessualen Charakter volkskundlicher Phänomene besser zu erkennen.

<sup>2</sup> Citons, pour ne mentionner que quelques-uns des articles omis par Paiva Boléo: K. SANDFELD-JENSEN, *Notes sur les calques linguistiques*, in: *Festschrift V. Thomsen*, Leipzig 1912, p. 160–173; M. DEANOVIC, *Osservazioni sulle origini dei calchi linguistici*, *ARom.* 18 (1934), 129–142; B. MIGLIORINI, *Calco e irradiazione sinonimica*, *Boletín del Instituto Caro y Cuervo* 4 (1948), 3–17.

<sup>1</sup> Die Besprechung bezieht sich vor allem auf die Kommentare zu Teil I (p. 701–929) und zu Teil II (p. 583–784).

Lieferung I, 8 bringt Karten zu den Märkten, den Terminen für Zinstage und Kündigungen aller Art (Wohnungs- und Dienstbotenwechsel), der Bundesfeier und den historischen Gedenktagen, schließlich zum Aufpflanzen grüner Bäume.

Die ersten sieben Karten befassen sich also mit dem wichtigen Phänomen der Märkte, die nicht zuletzt auch als soziale Kontaktorte bedeutsam sind. Vier Karten zeigen, unterteilt in kleine Regionalskizzen, die einzelnen Marktorte; drei weitere Karten enthalten Markttermine. Die Karten sind graphisch ansprechend gestaltet. Aussagekräftig werden sie aber erst im Zusammenhang mit Walter Eschers Kommentar. Denn hinter den nüchternen Angaben der Belegzettel verbirgt sich oft ein kultureller Kontext, so wenn zum Beispiel für Gimel (VD) vermerkt wird, es seien dort früher vor allem «chaussures de Vaulion» feilgeboten worden (p. 707), was auf die Vergangenheit von Vaulion als Schuhmacherdorf im Jura hinweist. Anderseits zeigt sich gerade hier die Problematik solcher Kartenkommentare. Sie beschreiben einen Zustand, der auf einer Enquête fußt, die dreißig Jahre zurückliegt. Wenn nun im Präsens einerseits von gut frequentierten, anderseits von verschwundenen Märkten die Rede ist, so erhält man leicht den Eindruck, dies entspreche dem gegenwärtigen Zustand. Aber vieles hat sich seither geändert, auch bei den Märkten. So hat z.B. Rheinfelden wieder einen blühenden Jahresmarkt (im Gegensatz zu Kommentar p. 726), und anderswo sind neue zentrale Marktorte entstanden, so etwa der schweizerische Trödlermarkt in Le Landeron. Hier offenbart sich die Problematik volkskundlicher Atlanten, die einen Sachverhalt fixieren, der im Moment des Erscheinens bereits historisch geworden ist. Natürlich können die Materialien nicht dauernd durch Nachenquêtes auf den neuesten Erkenntnisstand gebracht werden. Dies wäre auch nicht wünschenswert, da dadurch die Kartenfolge zeitlich verzerrt würde. Aber vielleicht müßte man dem nicht versierten Atlasbenutzer vermehrt bewußt machen, daß die Aussagen des Kommentars, auch wenn sie im Präsens gehalten sind, sich auf den Zeitpunkt der Enquête beziehen.

Karte 126 faßt die wichtigsten Elemente der Bundesfeier in ein einziges Signet zusammen. Der Versuch, so ausgeklügelt er auch sein mag, dürfte gescheitert sein. Das graphische Gesamtbild wirkt unlesbar. Jeder Belegort muß mühsam entziffert werden, und dadurch geht die kartographische Übersicht verloren. Dagegen wirken die Karten 128–130 (Aufpflanzen grüner Bäume) mit den verschiedenen Zweckbestimmungen (z.B. Ehrung oder Rüge) plastisch. Es zeichnen sich deutliche Brauchtumszonen ab. Eine besonders reiche Karte ist Nummer 127, welche die Gedenktage vermerkt. Sie bietet eine eigentliche Lektion über das historische Bewußtsein und Empfinden des Volkes, so wenn sich eine Akzentverlagerung von der Deutschschweiz in die Westschweiz abzeichnet, indem die Deutschschweizer vor allem Gedenktage an Schlachten begehen, die Waadtländer und Neuenburger mit ihren Unabhängigkeitsfeiern aber ihr Anderssein betonen.

Lieferung II, 7 enthält zuerst noch zwei Karten zu dem in Redensarten überlieferten Aberglauben (Nasenjucken und Bedeutung des Donners), bringt dann aber vor allem Karten zu volkstümlichen Erzählstoffen. Escher teilt die Deutungen des Nasenjuckens in drei Gruppen ein: 1. Das Nasenjucken ist ein Zeichen eines besondern Zusammenhangs (eine etwas unglückliche Formulierung, gemeint sind telepathische Reaktionen), 2. Das Nasenjucken weist auf Zukünftiges hin, und 3. Volksmedizinische Ansichten über das Nasenjucken. Einleitend führt Escher im Kommentar aus: «Für alle unsere Belege können wir ... darauf hinweisen, daß sie nichts spezifisch Schweizerisches enthalten, sondern nur Beispiele eines weltweit verbreiteten volkstümlichen Verhaltens sind» (p. 583 s.). Die bunte Karte läßt denn auch keine eindeutigen landschaftlichen Gruppierungen zu. Immerhin gibt es zwei Zonen, wo das Nasenjucken vor allem auf einen kommenden Ärger oder Zorn hinweist, nämlich Graubünden und das Bernbiet. Im Bernbiet hat diese Deutung fast alle andern Versionen verdrängt.

Interessante kulturgeschichtliche Zusammenhänge spiegelt auch Karte 248 wieder (Elsbeth Liebl). Neben der dominierenden Erklärung des Donners als himmlisches Kegel- oder Bocciaspiel heben sich deutlich regionale Sonderheiten ab. So ist in alpinen Gegenden das Zieger- oder Käserollen als Motiv verbreitet. Der Kanton Bern weist, mit Ausnahme des Juras, kaum Belege auf und erscheint auf der Karte als weiße Fläche.

Für den Linguisten mögen die beiden genannten Karten besonders ergiebig sein. Der Berichterstatter schätzt vor allem die Karten zum zweiten Themenkreis. Sie berühren Motive, die in der Schweiz kaum je im Überblick dargestellt worden sind, die aber tief in die Denk- und Glaubensweise des breiten Volkes hineinleuchten. Gerade hier zeigt sich der Wert solcher Kartenunternehmen, die nur schwer durch eine rein deskriptive Darstellung ersetzt werden könnten. Es handelt sich um die Karten 249–260. Sie berühren mit dem Thema des volkstümlichen Erzählgutes ein heikles Gebiet für einen Kartographen. Denn hier macht sich besonders die Subjektivität des Gewährsmannes bemerkbar, und es muß der Grad seiner literarischen Bildung in Rechnung gesetzt werden. Diese Faktoren galt es im Kommentar zu berücksichtigen. So mußte angegeben werden, ob die sagenhaften Berichte geläufigen regionalen Sammlungen oder Schulbüchern entnommen sein konnten oder ob sie von ihnen beeinflußt waren.

Greifen wir Karte 250 heraus: «Sagen und Erzählungen von historischen Persönlichkeiten und alten Völkern». Zunächst fallen die mangelnden Belege in der Ostschweiz auf (mit einer Ausnahme). Dann zeigt die Karte eindrücklich das Nachwirken historischer Ereignisse im volkstümlichen Empfinden. Etwa das erschütternde Erlebnis der Internierung der Bourbaki-Armee längs der Juragrenze, die Erinnerung an die preußischen Könige im Kanton Neuenburg, an die gute Königin Berta in weiten Teilen der Waadt. Typisch, daß das Tessin einen katholischen Kirchenfürsten, den Erzbischof von Mailand, Carlo Borromeo, als wichtigste historische Persönlichkeit empfindet. Das kennzeichnet eine Bevölkerung mit einem (früher) stark religiös ausgerichteten Denken. (Ottavio Lurati hat dieses Weiterleben in vielen volkskundlichen Erhebungen ebenfalls belegt). Gemäß der Karte sind wenige geschichtlich hervorragende Persönlichkeiten ins Erzählgut der nördlichen alpinen Täler gelangt. Ist dies darauf zurückzuführen, daß sich hier ein kompaktes Geschichtsbild und ein festgefügtes traditionelles Geschichtswissen der Aufnahme neuerer Gestalten entgegenstellten? Warum allerdings auch Gestalten der Befreiungstradition (z. B. Tell, Geßler) fehlen, erscheint rätselhaft. Nach Auskunft von Walter Escher schweigen sich die Zettel darüber aus. Die einzige Gestalt, die wir über weite Teile der deutschen und französischen Schweiz finden, ist Napoleon I. Er ist zugleich eine der historisch spätesten Persönlichkeiten, die auf der Karte vermerkt sind.

Napoleon hat natürlich entscheidend die neuere Geschichte der Schweiz geprägt, und sein Wirken fällt in eine Zeit, in der Informationen bereits rasch und leicht über weite Gebiete vermittelt werden konnten. So sind die Karten über das volkskundliche Erzählgut von besonderem Wert. Aussagen über fremde Magier, den ewigen Juden, Teufelsspu� und Schildbürgerorte (Elsbeth Liebl) werden auch den kulturell interessierten Laien interessieren. Die Karten stellen aber zugleich Dokumente einer Welt dar, die in den Jahren der Exploration bereits am Verblassen war und in der sich rationales und magisch-irrationales Denken in vielfacher Weise vermischt hatten. Es ist eines der Verdienste der vorliegenden Atlaslieferung, ein Stück dieser Seelenlandschaft der Schweiz visualisiert zu haben.

*Paul Hugger*



**Erwiderung auf eine Rezension**

Im Band 35 (1976) dieser Zeitschrift (p. 309) hat Herr Michael Metzeltin meine Habilitationsschrift *Boden und Werkwelt. Untersuchungen zum Vokabular der Galloromania...*, Tübingen 1968, unter die Lupe genommen.

Jeder, der diese Besprechung mit einiger Aufmerksamkeit liest, wird sofort gewahr, wie wacker sich der Herr Rezensent bemüht, hier einen anständigen Verriß auf die Beine zu bringen. Das geht so: Am Anfang wird das Ergebnis meiner Arbeit durchaus richtig – wenngleich hörbar mißmutig – schnell heruntergehaspelt: Ergänzungsmaterial zum *FEW*, vermehrte Beispiele, Rückdatierungen etc. ... Dann kommt der Mittelteil, der mir schlicht eine verfehlte Methode bescheinigt und allen Ernstes feststellt, daß das Klassenziel nicht erreicht wurde. Am Schluß – da schlägt sich dann offensichtlich die Methodenerleuchtung nieder – wird suggeriert, meine Arbeit sei eigentlich überflüssig, da sie nicht über DuCange und das *FEW* hinausgehe. Schlimmer noch: schließlich handelt es sich bei meinem Buch nur noch um ein «Sammelsurium von disparaten Materialien» – und dies, obgleich der Herr Rezensent eingangs selbst von Begriffsfeldern spricht, nach denen meine Untersuchung aufgebaut sei. – Ulkige Logik!

Jede Methode im Bereich der historisch ausgerichteten Lexikographie ist richtig, wenn sie nach den auch vom Herrn Rezensenten am Anfang seiner Ausführungen genannten Kategorien (Rückdatierungen, Vordatierungen, Erstbelege, etymologische Korrekturen etc.) einen Ertrag abwirft, das heissst wenn sie unsere Kenntnis des Wortschatzes, vor allem auch die Information über die geographische Verbreitung eines Lexems (darüber ist unter anderem beim Herrn Rezensenten nichts zu lesen) vertiefen und erweitern hilft. Aber es ist ja eine alte Erfahrung: Wer nichts zur Sache weiß (oder nichts wissen will), hat dann immer noch etwas zur Methode in der Hinterhand.

*Manfred Bambeck*

